

AMÉRIQUE FRANÇAISE

Revue bimestrielle

CRÉATIONS LITTÉRAIRES

NICHOLAS ROLLAND.....	<i>L'Épouvante</i>
CLAUDE MATHIEU.....	<i>Voyage en Chimérie</i>
JACQUES FERRON.....	<i>Mélie et le bœuf (I)</i>
ALMA DE CHANTAL.....	<i>Le ciel est à la neige</i>
GASTON MIRON.....	<i>J'ai aussi</i>
ALAN HORIC.....	<i>Poèmes</i>
GEORGES GUY.....	<i>Un portrait de l'amour</i>

ÉTUDES

DONATIEN FRÉMONT.....	<i>Les Français dans l'Alberta</i> de la Société Royale
JEAN DUFRESNE.....	<i>La jeunesse de Berthelot Brunel</i>
SYLVAIN GARNEAU (1930-1953)	<i>Lettre à Marie (inédite)</i>

CHRONIQUES ET TÉMOIGNAGES

Sylvain Garneau par Raymond Lévesque. — *Du côté de chez Besner* par Philippe La Ferrière. — *Souvenirs* par Henriette Tassé. — *Un perroquet légataire et sa maîtresse* par E. Fabre-Surveyer de la Société Royale. — *Notes sur « Armes Blanches »* par Claude Hæffely.

Au banc d'essai : *Andrée Maillet*. — *La Revue des Livres*. — *Notes*.



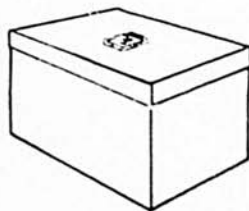
*Chaque jour il y a
du nouveau chez*
Dupuis Frères
LIMITÉES
MONTRÉAL

La Banque Canadienne Nationale

*est à vos ordres pour toutes
vos opérations de banque
et de placement*

Actif, plus de \$150,000,000
561 bureaux au Canada

De chez Birks



Ces trois mots ont une grande signification pour le récipiendaire d'un cadeau offert dans la fameuse boîte Birks. Depuis des générations, c'est le gage assuré de la beauté et de la qualité traditionnelle d'un article signé Birks.

BIRKS BIJOUTIERS

Molson's

LA BIÈRE QUE VOTRE
ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

Au service des assurés de la province de Québec par ses succursales à Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, Ottawa et North Bay.

Sun Life du Canada

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE BIMESTRIELLE

Directrice : ANDRÉE MAILLET

Bureau : 28, avenue Arlington, Westmount, Montréal, P.Q.

VOLUME XII

— No 1 —

AVRIL 1954

SOMMAIRE

<i>L'Epouvante</i>	Nicholas Rolland	3
<i>Voyage en Chimérie</i>	Claude Mathieu	5
<i>Mêlé et le bœuf (I)</i>	Jacques Ferron	11
<i>Le ciel à la neige</i>	Alma de Chantal	21
<i>J'ai aussi</i>	Gaston Miron	22
<i>Un portrait de l'amour</i>	Georges Guy	23
<i>Les Français dans l'Alberta</i>	Donatien Frémont	29
<i>La jeunesse de Berthelot Brunet</i>	Jean Dufresne	40
<i>Lettre à Marie (inédite)</i>	Sylvain Garneau	45
<i>Sylvain Garneau</i>	Raymond Lévesque	50
<i>Du côté de chez Besner</i>	Philippe LaFerrière	51
<i>Souvenirs (III)</i>	Henriette Tassé	59
<i>Un perroquet légataire et sa maîtresse</i>	E. Fabre-Surveyer	65
<i>Notes sur « Armes Blanches »</i>	Claude Hæffely	70
Au banc d'essai :		
<i>Conte</i>	Andrée Maillet	74
<i>La Revue des Livres</i>		75
<i>Notes : Lauréats du Concours littéraire de Contes drolatiques</i>		79

Les manuscrits sont soumis à un comité de lecture.

La direction ne reçoit que sur rendez-vous, et n'est pas responsable des manuscrits.

Les manuscrits ne sont pas retournés.

Les manuscrits doivent être inédits et porter la mention inédit. Seuls les textes inédits publiés seront rémunérés.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

— AMÉRIQUE FRANÇAÏSE vous recommande de lire : —

Philippe La Ferrière

PHILTRES ET POISONS

Nouvelles

Le livre le plus drôle de l'année.

Jacques Lavigne

L'INQUIÉTUDE HUMAINE

Une étude approfondie et succincte des grands problèmes
de l'humanité.

Adrienne Maillet

COEUR D'OR, COEUR DE CHAIR

Roman

L'histoire d'un dévouement sublime.

Andrée Maillet

PROFIL DE L'ORIGINAL

Roman

L'amour étrange d'un aventurier.

— EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES —

L'ÉPOUVANTE

L'Épouvante est un cavalier noir au long manteau flottant dont la monture couleur de jais a des reflets qui glacent le cœur comme une main d'acier.

Centre de la Nuit qui rend aveugle, qui livre à sa merci, l'Épouvante, lorsqu'elle apparaît à l'orée d'un bois, même baignant dans l'aube, où broutent les chevaux blancs inquiets, les plonge, aveugles, dans les ténèbres.

Le rythme de ses sabots les entraîne dans son galop invincible. Ses pas font écho sur toute la terre vide et sonore qui résonne comme un tambour et tous, figés, attendent son apparition afin de s'élancer à sa suite, vaincus, enchaînés.

Devant Elle, les lanternes s'affaissent et se diluent dans les ombres du sol frémissant, les phares hauts et solitaires détournent la tête d'horreur et penchent, effarés, vers les eaux sombres leurs visages éteints.

Partout règne l'épouvante, maîtresse des éléments, contrôle des êtres, dont l'effet, plus intense que le bruit le plus sourd, que les ténèbres les plus impénétrables, donne le vertige aux abîmes sans fond et l'Esprit de l'eau qui s'est glissé dans les champs déserts pour y saisir le voyageur par les pieds et l'engloutir est noyé dans ses propres remous.

Elle n'anéantit pas, mais plus cruelle que la Mort, elle secrète les ondes du vertige, ses fantômes hantent le sommeil et en chassent la fatigue.

Son frisson magnétique pénètre et anime l'opacité du silence et dilue le son déchirant.

NICHOLAS ROLLAND

VOYAGE EN CHIMÉRIE

I

PROLOGUE

*L'image d'un roi fou accroché aux mystères
Disait leur désarroi et leur servait d'idole
Hélas à vrai dire on ne s'en occupait guère
Un willet un parfum suffisaient comme obole*

*Des matrones en blanc jouaient du violon
En regardant leur fièvre à travers des miroirs
Et quelques hommes nus cueillaient des roses noires
Qui n'avaient pas en ce temps-là encor de nom*

*Dans l'ombre des bouffons composaient des grimaces
Et les empaquetaient dans des caisses de bois
Ou de carton gaufré de peur qu'on ne les casse
Ils y mettaient aussi des brins de mimosas*

*La fleur qu'on voulait prendre était toujours mi-morte
Et les cheveux sitôt flattés devenaient gris
Des barreaux aux fenêtres un loup à chaque porte
Et les captifs chantaient la chanson que voici*

II

CHANSON DES ROIS FOUS

*Ab ! triste est cette histoire
De fous au pilori
Tristes sont nos mémoires
Et nos faces aussi*

*Apollon aux mains vertes
Et l'œillet assoupi
S'écroulent plaies ouvertes
Nos faces n'ont pas ri*

*Mère apporte le thé
J'habitais rue Denis
Mère apporte la clé
Et verrouille bien l'huis*

*Des esprits mal famés
Promènent par ici
En robes orangées
Culottes de coutil*

*Et leurs chevaux sont fées
Bien triste est ce récit
Je m'en vais me coucher
Car plus de sons enni*

III

INTERMÈDE

*Ainsi donc chantaient-ils sur les rives du fleuve
 En tordant leurs cheveux mordant leurs blanches paumes
 Ils m'enviaient la joie d'une chemise neuve
 Et moi je jalousais leur habit de peau jaune*

*Les lectrices du roi promenaient dans des barques
 Leur oisive langueur en dénombrant les astres
 De la plume d'un cygne on marquait sur leurs cartes
 Les constellations en de subtils cadastres*

*Au plus haut d'une cour on cueillait sans plaisir
 Par devoir semblait-il une étoile innommée
 Que galamment l'on baptisait pour en finir
 Et qu'on postait en hâte aux savants des cités*

*Moi désespérant de ne jamais retrouver
 Ma raison mes amours et toutes mes pensées
 Qu'à des fous démunis j'avais hélas prêtées
 Je faisais des chansons croyant me consoler*

IV

CHANSON DU POÈTE

*Ma mémoire ô folle aventureuse
 Qui vogues de fauteuil en fauteuil
 Te souvient-il encor de Néreuse
 Qui tressail des couronnes de feuilles
 Et du roi Marc qui a retenu
 Son ami par la corde d'un pendu*

*Racontez-moi la magie des mots
Dits par Ulysse à sa fée-marraine
Et le chant à la tour du château
De ma sœur Anne filant la laine*

*Cette rive quittée il chercha
La forêt la plus abandonnée
Pour semer les dents de Mathilda
Il y crût un champ d'orchidées
Qu'aussitôt la tempête écrasa*

*Contez-moi au complet cette histoire
Et celle aussi du chasseur de tigres
Celle de la reine au faux miroir
Qui désire toujours qu'on dénigre
Les trésors cachés dans son armoire*

*Ma mémoire ô mon écervelée
Qui au début navigues nuage
Et l'arrêles enfin pluie d'été
Écoute la porte d'or
Qui se ferme et qui s'endort*

V

CHANSON DU BOURREAU

*La chevelure de l'esclave
Pendue au clou de la cloison
Mais l'obscurité de la cave
Est moins sûre que nous pensions*

*Il venait de Cyrénaïque
En babouches de coton
Et il fredonnait des musiques
Sur des gammes en quarts de tons*

*Barbare venant d'un pays
Qui reste noir même le jour
Tu n'as pas les mêmes amis
Mêmes chansons mêmes amours*

*Nous l'aimions beaucoup mais toi peu
Tu trouvais ce pays trop doux
Et nos repas trop copieux
Vante qui le trancha le cou*

VI

APPRÉCIATION DES DEUX
CHANSONS PRÉCÉDENTES

*Ces deux chansons je sais qu'elles ne sont pas belles
Angise les adore et Nixiel les déteste
Il est vrai à part moi à qui donc plairaient-elles
Et moi j'en ai assez des bouffons et du reste*

VII

JOURNAL TRÈS COURT D'UN
MOIS ET D'UN MOI FUNESTES

*Tristesse à noyer dans un bar
Au milieu des verres de scotch
Les beaux mots ennui cafard
Et les beaux gestes qu'ils provoquent*

*Mes amis m'ont abandonné
Quelques-uns au loin sont partis
Et les autres sont mariés
Moi seul je resterai ici*

*A part les spectacles intimes
Voilà ce qui m'est arrivé
— Pour ce vers je n'ai pas de rime
Dans le mois de juillet dernier*

VIII

EPILOGUE

*Les oiseaux de haut vol tombent sur les toitures
Pris du vertige ailé et trop lourds de joyaux
Nous courons habités de beaux démons peu sûrs
Sans savoir dans la nuit quel nom est le plus faux
Poids léger de ma tête et lourdeur de mes bagues
Me conduisent très mal d'un côté et de l'autre
Dans ce fauteuil m'assiège une mauvaise vague
Ou plus que moi encor beaucoup d'autres se vautrent
Les femmes du début ont jeté dans la mer
Leurs violons brisés et les hommes leurs roses
Les bouffons sont gardés sous des barreaux de fer
Et fatigué je dis bonsoir et je dispose*

CLAUDE MATHIEU

Si vous avez reçu les six numéros d'Amérique Française,
il est temps de renouveler votre abonnement.

MÉLIE ET LE BOEUF

Mélie Caron n'a eu que treize enfants. Elle en attendait davantage : un par année jusqu'au trépas, mais, après le treizième, Jean-Baptiste Caron, son mari, lui a dit :

— Arrête-toi, Mélie !

La pauvre de s'arrêter, n'ayant pas encore cinquante ans. Elle reste en appétit, loin de son dû, toute chaleur et frisson comme une bête retenue au milieu de sa course. Son mal toutefois n'est pas sans remède : ne garde-t-elle pas ses treize enfants ? Treize enfants, c'est peu ; c'est quand même une famille. Hélas ! le soulagement ne dure pas : l'un après l'autre ses enfants la quittent. Elle les a trop bien nourris : farauds sont les garçons, fondantes les filles ; rendus à leur grosseur, il n'y a plus moyen de les retenir. A la fin, la vieille Mélie les a tous perdus. Elle reste seule avec son vieux.

Celui-ci, alors, tel un forçat la peine purgée, a retrouvé sa liberté. Il n'est plus de la maison ; il passe le plus clair de son temps avec les affranchis du village, vieux farfelus de même engeance, parlementant et faisant la loi ; trinquant à l'occasion, quitte ensuite à pisser goutte à goutte le feu de sa repentance. Mélie en profite pour s'offrir :

— Laisse-moi te soigner, bonhomme.

La proposition suffit à rétablir le cours des eaux. Quarante ans de ménage ont instruit le bonhomme ; il sait qu'à la moindre défaillance sa femme l'aggriperait et ne lâcherait plus qu'il ne soit devenu gâteux à force de bons soins. Il reste vigilant.

— Merci, Mélie ; je suis déjà guéri.

Or il arriva que la vieille, privée d'enfants et de mari, nonobstant sa corpulence, se sentit à l'étroit, ne pouvant convenir d'être restreinte à soi. Les humeurs lui montaient à la tête. Elle en eut d'abord la cervelle flottante, puis pensa chavirer. On était à la fin d'août. Seule dans sa cuisine, le tue-mouches à la main, elle prêtait l'oreille : pas une mouche dans la maison ! Ce silence l'avait stupéfiée. Faute de mouches elle s'attendait au pire : à des apparitions de serpents, de grenouilles à sornette, de diables bardés de scapulaires, contre lesquels son tue-mouches eût été inefficace ; à l'irruption de la folie stridente. Elle était sur le point de crier, elle entendit un meuglement, qui la sauva. Fuyant ses monstres, elle sortit à la hâte.

Dehors, qui ombrage le seuil, un cerisier se dresse, entre les feuilles duquel bougent des éclairs de soleil et la rougeur des cerises ; plus bas s'étendent un jardin puis un pré jusqu'à la rivière. Mélie a traversé le jardin. Le veau du pré l'aperçoit ; la queue en l'air, par petits bonds maladroits il monte à sa rencontre. La clôture qui sépare le pré du jardin les arrête l'un l'autre. La vieille se penche ; le veau lève un museau rond et humide : ils se regardent. Et Mélie Caron d'éprouver soudain un sentiment à la mesure de son cœur. Ce museau, cette confiance l'ont bouleversée ; des larmes lui viennent ; si elle pouvait pleurer du lait, elle fondrait sur place pour satisfaire à l'appétit du pauvre animal.

Le soir, lorsque Jean-Baptiste Caron rentra, elle lui annonça :

— A l'avenir, je m'occupe du veau.

La soupe fumait sur la table.

— Bon, fit le bonhomme en s'attablant.

Une discussion n'a jamais gardé la soupe chaude. Mieux vaut se l'envoyer dans le gosier et discuter ensuite. Quand il eut mangé à sa faim :

— Pourquoi, Mélie, t'occuperais-tu du veau ? demandait-il.

Elle répondit :

— Parce que je veux.

— Est-ce que par hasard je l'aurais mal entretenu !

— Mal ou pas, tu ne l'entretiendras plus.

— Bon, fit le bonhomme, qui se souciait d'ailleurs assez peu du veau.

Il fut néanmoins surpris, quelques jours après, d'apercevoir sa vieille dans le clos, assise sous un grand parapluie noir, qui la protégeait du soleil, et dont l'ombre claire, loin de la dissimuler, attirait l'attention sur elle.

— Que fais-tu là, Mélie ?

— Je tricote.

Elle tricotait, en effet.

— Tu serais peut-être mieux dans la maison pour tricoter.

— Non, bonhomme, je suis mieux ici.

Elle ajouta :

— D'ailleurs on ne peut plus se passer de moi.

Il demanda inquiet :

— Qui, ça ?

— Voyons, bonhomme : le veau !

L'animal était couché aux pieds de la vieille Mélie.

Le tableau ne manquait pas de charme. Cependant Jean-Baptiste le considérait sans le moindre agrément.

— Veux-tu que je te le dise, Mélie, veux-tu ?

Elle ne s'opposait pas.

— Eh bien, dit-il, tu as l'air, ni plus ni moins, d'une échappée d'asile.

— Vieux fou, toi-même, répliqua-t-elle.

On ne raisonne pas une femme qui a ses facultés, encore moins lorsqu'elle les perd. La raison attaque de front, franchise inconvenante : il faut biaiser avec le sexe ou tout bonnement le prendre par derrière.

— Si Mélie avait vingt ans de moins, se disait le bonhomme, quelques petites tapes sur les fesses rétabliraient sa disposition.

Le rajeunissement lui eût d'ailleurs été utile ; il avait lui-même oublié depuis longtemps l'art des petits tapotements. Alors comment opérer le retablissement ? Que faire pour que la manie de sa vieille ne devînt la fable du village ?

— Ce sera simple, pensa Jean-Baptiste Caron : puisqu'elle est folle d'un veau, je vendrai le veau.

Il espérait la guérir ainsi. Le remède était simple, en effet. Sur l'heure, il fut s'entendre avec le boucher. Le lendemain, au petit jour, cet homme de s'amener, la bédaine moulée dans un tablier blanc. Il avait mis pour la circonstance un chapeau melon. Il ramena le veau. Peu après, la vieille Mélie, encore embuée de sommeil, sortit de la maison, ne se doutant de rien. Le cerisier, haut troussé car il n'avait pas encore abaissé son ombrage, laissait voir un tronc étrangement svelte. Le soleil se levait. Eblouie, la vieille prit le temps d'éclaircir sa lunette pour s'engager ensuite dans l'allée du jardin, criant :

— Petit ! Petit !

Elle parvint à la clôture, le veau ne s'était pas montré. Derechef, elle l'appela, mais sans plus de succès. Alors elle examina les lieux : sur le travers comme sur le long, du jardin jusqu'à la rivière le clos était vide.

— Ah, mon dou, fit-elle.

Et vitement de revenir sur ses pas, persuadée par la vue de l'eau que l'animal s'est noyé. Est-il chrétien aussi de mettre des rivières au bout des prés ? Cette disposition de la nature l'indigne. Dans sa hâte elle se heurte au cerisier qui, distrait lui-même, ne l'a pas vue venir, absorbé dans son feuillage à détailler ses grappes aux oiseaux ; ceux-ci s'envolent, des cerises choient et le mauvais domestique reste pris sur le fait à ses racines. A sa grande surprise la vieille continue. Alors il fait signe aux oiseaux de revenir.

Mélie Caron rentre dans la maison.

— Bonhomme, bonhomme, un grand malheur est arrivé.

Ce malheur suscite nul intérêt.

— M'entends-tu, bonhomme ?

Il ne l'entend pas et pour cause : il est absent. La vieille court à sa chambre : sur le travers comme sur le long le lit de Jean-Baptiste Caron est vide.

— Ah, mon dou !

Mais la vue du vase de nuit ne l'alarme pas : un vieux qui a peine à pisser n'est jamais emporté par les flots. D'ailleurs le vase est vide. Cette incapacité de son mari à se noyer n'enlève pas, cependant, tout mystère à sa disparition. Mélie Caron reste songeuse. Le songe d'abord ne lui apprend rien ; au contraire il lui masque la vue ; le voile en est coloré, car elle songe à yeux ouverts. Soudain le voile s'écarte :

elle aperçoit un couteau et derrière le couteau, qui le tient, la bedaine moulée dans un tablier blanc et coiffé pour la circonstance d'un chapeau melon, le boucher.

— Je rêve, se dit-elle.

Ce dont le boucher convient, refermant le rideau. Alors elle se précipite dans la coulisse et trotte, la mère Mélie, vers la boucherie. Chemin faisant, elle passe devant l'église.

— Mère Mélie, dit le curé, vous trottez comme une demoiselle.

— Oui-da, monsieur le curé, comme une demoiselle, si ça peut vous plaire. Mais avez-vous vu mon vieux ?

— J'ai vu votre vieux et votre veau, l'un joyeux et l'autre pitoyable.

— Ah, le pauvre ! Ah, le brigand ! Priez pour lui, monsieur le curé.

Et la vieille de continuer. Elle arrive à la boucherie. Le boucher, qui n'a pas eu le temps d'ôter son chapeau, est surpris de la revoir si tôt.

— Bonjour, boucher. Où est mon veau ?

— Bonjour, madame. Votre veau, je ne le connais pas.

— Ah, vous ne le connaissez pas !

Elle se tient sur le seuil, le temps d'éclaircir sa lunette. Le matin est derrière elle, radieux, qui assombrit la pièce qu'elle a devant, où bientôt cependant elle commence à discerner les carcasses suspendues.

— Il y a beaucoup de veaux ici, dit le boucher, lui montrant les carcasses. Seulement ils se ressemblent tous depuis qu'on les a déshabillés.

— J'en aperçois un qui me paraît avoir gardé son poil.

— Où donc, Madame Mélie ?

— Ici.

Elle avance son doigt pointé jusqu'à toucher Jean-Baptiste fort penaud.

— C'est votre vieux, Madame Mélie.

— Donnez-m'en quand même un gigot.

— Il est bien maigre.

— Donnez, donnez, vous dis-je !

Le boucher refuse. La vieille lui ôte son couteau.

— Je me le servirai, moi-même, ce gigot.

Jean-Baptiste Caron d'intervenir.

— Fais pas la folle, Mélie. Ton veau, le voici.

Il lui tend une corde ; le pauvre cher animal est au bout, l'oeil effaré, le museau rond et humide.

— Petit !

— On ne voulait pas lui faire de mal, dit Jean-Baptiste Caron : simplement le couper.

— Un veau se développe mieux ainsi, remarque le boucher.

— Taisez-vous, menteurs que vous êtes ! Mon veau restera tel que Dieu le voulut, entier.

S'étant assuré qu'il avait toutes ses parties et son petit phalu la vieille s'en fut avec lui. Le curé, qui n'avait pas fini son bréviaire, était encore devant l'église.

— Eh, Mère Mélie, vous avez retrouvé votre veau !

— Oui, monsieur le curé, mais je suis arrivée à point : ils étaient pour le couper, le pauvre cher animal. J'ai empêché leur cruauté. Voyez, monsieur le curé : il a encore toutes ses parties et son petit phalu pointu.

— Je vois, Mère Mélie, je vois.

La vieille continua, traînant son veau. Peu après le bonhomme Jean-Baptiste survenait à son tour, la mine basse.

— Il paraît, dit le curé, que tu es jaloux d'un veau. Ta vieille m'a montré ce dont vous vouliez le priver.

— Elle vous l'a montré ! Excusez-la : elle n'est plus tout à elle.

— L'excuser de quoi ? Il n'y a pas d'offense. Tu ne voudrais pas tout de même pas qu'elle mette des culottes à son veau ?

La cloche de la messe sonnait. Le curé dut quitter le bonhomme. Un mois plus tard celui-ci se présenta au presbytère. La mine avait continué à lui baisser ; il marchait plié en deux. Quand il se fut assis, le curé lui aperçut la face : soucieux il le trouva.

— Soucieux, non. Dites plutôt que je suis faible.

— Eh quoi ! Tu prends de l'âge.

— Cela se peut, mais l'âge n'est pas seul : depuis un mois je ne mange que de la boëtte et de l'herbe.

— Non !

— Oui, de la boëtte et de l'herbe.

— Le régime des veaux ?

— Vous l'avez dit, monsieur le curé : le régime des veaux. Moi, j'aime la viande, les bines et le petit lard. Il ne

me va pas du tout, ce régime. J'affaiblis et Mélie ne veut pas m'entendre. Elle prétend que nous sommes tous d'une même nation.

— Quelle langue parlez-vous à la maison ?

— On parle encore comme du monde faute de savoir meugler.

Le curé se mit à rire.

— Les canadiens ne font pas autrement ; ils parlent encore comme du monde faute de savoir l'anglais.

Jean-Baptiste Caron hocha la tête.

— C'est bien possible qu'il soit anglais, dit-il, ce veau-là : il est en train de prendre ma place.

— Ta place ! Vivez-vous donc à l'étable ?

— Non, monsieur le curé, nous ne vivons pas à l'étable. Seulement le veau, lui, il vit dans la maison.

— Mé, mé, dit le curé, c'est sûrement un veau anglais.

— Sûrement : il n'a pas grand'religion.

Le curé se leva.

— Il faut le déloger.

C'était aussi l'opinion de Jean-Baptiste Caron.

— Comment faire ?

Jean-Baptiste Caron se le demandait aussi. Le curé se toucha le front et cela eut un bon effet.

— Retourne à la maison, dit-il, au bonhomme. Au préalable, redresse-toi et montre bonne mine. A la maison, mange ta boëtte avec plaisir et fais des mamours au pauvre cher petit animal.

— Je ne pourrai pas.

— Tu pourras. Après une semaine ou deux, Mélie croira que tu partages son sentiment. En même temps, introduis chez toi d'autres animaux.

— Vous n'y pensez pas, monsieur le curé !

— Des chats, des chiens, des souris, des lapins ; des poules même. Je ne dis pas d'introduire des vaches ni des cochons. Des animaux de maison auxquels Mélie s'attachera, se détachant autant du veau. Alors il sera possible d'user d'un stratagème.

Jean-Baptiste Caron :

— D'un stratagème ?

Le curé :

— Tu diras à Mélie que l'avenir du veau t'inquiète.

— Je dirai la vérité : dans six mois il sera devenu un taureau. C'est inquiétant, je trouve.

— Justement, il faut l'en empêcher. Après tout, c'est un veau anglais : la saillie n'est pas son affaire.

— On n'est tout de même pas pour l'envoyer à l'école !

— Non, pas à l'école : au séminaire.

Le curé ajouta :

— Un professionnel dans la famille, ce n'est pas un déshonneur.

Jean-Baptiste Caron se caressa le menton.

— Vous avez raison, Monsieur le curé ; un professionnel dans la famille, ce n'est pas un déshonneur.

(à suivre)

LE CIEL EST À LA NEIGE

*Le ciel est à la neige
Mon âme est à l'attente
Ces mains tendues vers toi
S'ouvrent comme un jardin*

*Que dire à cette joie
Si frêle au loin des rives
A l'aube elle croît légère
Les fleurs ne savent rien*

*Les jours s'en vont pensifs
A l'étang des désirs
Les vents perdus s'allardent
L'oiseau de mer est seul*

*Décembre a peint en blanc
Mes songes et mes ciels gris
Mon âme est à l'attente
La nuit s'éveille et luit*

ALMA DE CHANTAL

Toronto, 1953

J'AI AUSSI

*Sentant la glaise
le sanglot
je m'avance ras
et gras, du pas
de l'escargot*

*A mon cou je porte
comme une amulette
un vertical néant
partout j'ai le deuil
dans le jour de riz
j'ai l'œil d'encre
j'ai l'œur vieille usine
dans le ciel
de 5 hres*

*J'ai aussi
j'ai
la vie comme la peste
jusqu'au sommeil blanc*

GASTON MIRON

(Paroles Sèches)

UN PORTRAIT DE L'AMOUR

J'ai retrouvé, douce et magicienne, grand'mère que les roses cernaient bien. Elle balançait l'arrosoir et les fleurs, prodigues en courbettes, se cabraient sous la brise. Le soleil violait des traités avec l'ombre. Il y avait d'autres plantes : myosotis, capucines... Mais dormait la maisonnette et rêvaient, sentinelles alentour, des érables, des érables.

J'ai ouvert la barrière. Un souffle grandiose, immatériel, s'empara de ma souffrance. J'évoquais les jardins suspendus de Babylone... Guy n'était plus qu'une image dont l'empreinte persistait.

— Grand'mère !

Elle butinait de fleur en fleur. Il fallut répéter mon appel, pour qu'elle l'entendît. Sa main, alors, écarta le soleil, confondit l'habitude. Le sable crissait, dans l'allée.

— Petite fille ! s'exclama-t-elle.

Je la serrai sur mon cœur. Elle ne changeait pas. Les souvenirs du temps mouvementé de mon adolescence la peignaient très semblable à l'aïeule qui dériderait mon chagrin de jeune fille. Ah, je l'aimais ! Courbée dans de noires fanfreluches, elle odorait le linge frais, la lavande et même le parfum de ces tartes dont elle accablait mes visites. Ses cheveux blancs lui tenaient lieu d'auréole. Une langue, jeune encore, mouillait, à intervalles fréquents, des lèvres vieilles et décolorées.

— Et ton père ? disait-elle. Ta mère ? Qu'est-ce qu'ils font ? On ne voit personne.

Je répondais par monosyllabes. Il me tardait, sur son épaule, de confier qu'un homme abusait de mon cœur. Elle était toute puissante. Une passe, deux mots magiques, et la peine s'envolerait.

— Fred ! cria la chère vieille. C'est Ginette.

Et je vis grand-père émerger d'un bosquet de verdure, pareil à son épouse, satisfait. La main gauche soutenait un gentil plat de faïence.

— Hé ! Hé ! commença-t-il, Ginette ! J'sus content. Justement, j'disais ça à Fifille, à midi : « Pourtant, ils vont venir... »

Il me colla des baisers sonores aux deux joues. Lui sentait les *laizes* de grand'mère, les coussins ; et les *laizes*, les coussins, à leur tour, s'imprégnaient de l'odeur du vieillard. Une fois encore, je dus satisfaire aux questions. Grand'mère s'était emparée du plat de groseilles. Je l'entendais marmotter :

— Vieux fou ! Y ramasse toutes les *queues*... Tiens, ma chère. Prends-en des belles.

Elle se pencha, brossa de la paume les salopettes de son homme.

— Ousqu'y a une saleté, y'est là.

Son œil critique étudiait le belligérant de toujours. Elle le voulait impeccable mais elle n'était plus heureuse, dès qu'il touchait presque au but. Leur bonheur renaissait des tendres coups d'épingle. Grand-père souriait... quoiqu'il se payât une colère, deux fois l'an. Son timbre fracassait des silences. Était-il un esclave ? Pouvait-il, sans contrainte, respirer ? Mais le luxe d'une vie libre eut sem-

blé insipide ; il ne l'ignorait pas et c'était le secret de Polichinelle, pour la région.

Nous entrâmes dans ce paradis d'ombres : la cuisine dont les murs semblaient bleus encore et je reconnus l'armoire, les couverts déjà mis sur la table, l'antique pendule, des fauteuils disparates et, partout des annales, partout le repos. Je trébuchai. Le parquet n'était qu'embuscades, aussi bien ; il y avait des tapis, des *laizes* et puis la *gazelle* par-dessus. Car la *gazelle* — ainsi que grand-mère généralisait les journaux — prolongeait un despotisme éhonté. Il fallait la *gazelle* sur les chaises, sur la table, sur les tapis et sur le poêle, quand il ne chauffait pas. Grand-père souffrait beaucoup de cette manie. En plus de s'asseoir sur la *gazelle*, il en avait sous son couvert, sous les pieds, sur les genoux. Un geste trop brusque écartait le plus souvent ces écrans de protection. Grand-mère accourait, sermonnait ; du geste et de la parole, elle suivait son époux.

On m'offrit une berçante dont l'aïeule, comme faveur spéciale, consentit à retirer l'imprimé. L'ombre n'était plus un obstacle. Je regardai la pendule : presque trois heures... Et je m'étonnai qu'à cette minute d'un juillet féérique, je fusse loin des plaisirs et loin de mon amour.

— ...ça fait que j'ai dit à Alexandre : « C'est une belle petite vache. » Y'a grondé : « Fred ! T'appelles ça petit, toé ? T'appelles ça petit ? »

L'anecdote ayant pour cible le bonhomme Alexandre en était la dixième édition, peut-être, mais grand-père s'y délectait encore. J'étouffai un soupir. Sans arrêt, l'autre femme protestait :

— Menteries ! Laisse-la tranquille avec tes histoires pis va ramasser les œufs. Regarde ben si la jaune a pondu.

Il obéit et je dévidai, pendant son absence, les fils de ma douloureuse aventure. Un galant, en avril, m'avait dit : « Je t'aime », pour, ensuite, roucouler avec d'autres. Qu'il était beau ! Qu'il disait bien les poèmes ! Que mon cœur le pleurait ! Les bonheurs — tous les bonheurs — finissaient après lui...

La vieille m'écoutait, sans que l'attention n'harassât le moins du monde sa folie de besogner. Elle allait de l'armoire au poêle et du poêle à l'armoire. Elle entra dans la chambre aux mystères : réduit sombre dont grand-père ignorait l'essentiel. Il se bornait à constater les miracles : il applaudissait. Car, dans ce repaire, mon aïeule changeait des gallons de crème en beurre salé. Elle y faisait ses lessives ; elle en ramenait des tartes au goût unique, épaisses, et des bocaux dorés de confitures.

« Son antre », pensai-je.

Et j'attendis, haletante, — païenne, païenne ! — qu'elle rapportât un philtre du cœur. Mais il n'en fut rien. Elle tendit une annale et je regardai sur sa main les veines gonflées : la vie lasse à l'instinct d'évasion...

Puis elle s'inquiéta de son homme ; elle allait d'une fenêtre à l'autre ; elle commentait :

— Ousqu'y l'est ? Y'a dû descendre au garage. Y parle d'élections...

Et moi, je feuilletais la brochure, tentant d'y trouver le palliatif à ma peine... Grand-père revint. Il raconta son altercation avec la voisine, dame Boisvert : une histoire de poules dans les légumes. Grand-mère, armée du porte-ordures, le suivait pas à pas. Qu'avait-il fait encore ? Une chicane. Et tout ce dégât sur le plancher ! On ne pouvait garder la maison propre. Il rentrait, les pieds « gros comme ça ». D'ailleurs, on recevait trop de visites : les enfants du voisin, la femme du voisin, le voisin...

J'allai boire. La pompe était dure et l'eau conservait un goût de source. Je fus tentée, ensuite, de manier la corde, la brique, de soulever la trappe et de monter au grenier. Des souvenirs attendaient, sous la poussière, qu'on en remuât l'inertie. J'eus retrouvé des malles débordant de mille choses, le rouet, l'ancien lit de ma mère et l'accordéon aux reins brisés.

Les grands-parents discutaient de la conduite de ce coq indocile. Lui sortit pour aller traire la vache et soigner son bétail : dix poules, un veau... Elle recommença de faire chauffer des tartes et, de minute en minute, s'étonnait qu'il ne rentrât pas plus vite, son vieux.

Nous soupâmes. J'eus le choix de dix variétés de confitures que je goûtai toutes, complimentai. L'hôtesse, pour la forme, en offrait à grand-père mais il se devait de ne toucher qu'aux prunes sucrées. Sa malice était visible : il riait... L'aïeule goûtait le thé noir, grignotait un biscuit. On la voyait se lever, rétablir le pli des *laizes* ou partir, impétueuse, à la poursuite d'une mouche.

Au soir, elle me confia qu'elle avait été religieuse, avant d'aimer Fred, cinq mois dans sa vie... Et je protestai. Pourquoi si tard lever le voile ? Mais elle ne parla plus. Ses broches virevoltaient dans la laine. S'accusait-elle d'une faiblesse ? Grand-père murmura :

— Est sortie du couvent, parce qu'y la laissaient pas se l'ver assez matin...

Il plaisantait, tissait une façade, mais, à la pensée qu'elle eût pu vivre sans lui, son vieux cœur fléchissait. Tous deux m'embrassèrent puis le silence grandit... Grand-père, enfin, se reprit à mimer une histoire d'Alexandre ; sa vieille écoutait, projetait un bout de langue, disait : « Fou ! »

Dans ma chambre, j'avais désiré, ce soir-là, veiller longtemps, souffrir, pleurer même... J'installai, sur la commode, une photo de Guy. Mais j'avais sommeil... Le secret de l'aïeule hanta mes rêves. Pourquoi le couvent? Déception? Peine d'amour? Cependant, le bonheur l'emportait.

Toute la semaine, je vécus dans l'ambiance d'un amour magnifique puis je m'en retournai, pleine d'espoir, oubliant sur la commode, ma photo. Et c'était lui faire bien de l'honneur, mais je suis, à l'endroit des souvenirs, généreuse plus qu'il ne faut.

GEORGES GUY



EN AVANT

*Les yeux sont figés
sur l'indicateur,
devant eux le lointain
crampe son front ridé,
les pieds s'impatientent
aux abords de l'inconnu.*

ALAN HORIC

LES FRANÇAIS DANS L'ALBERTA

Les premières pages de l'histoire des colons de France dans l'Alberta se déroulent tout naturellement comme un film de scènes empruntées à la vie des ranches.

Premier tableau, 1881. Le jeune Georges Bossange, petit-fils et fils des libraires parisiens Hector et Gustave Bossange, débarque, le cœur battant, dans les prairies de L'Ouest Canadien. Il y a été attiré, d'une façon irrésistible, par la tunique rouge de sa Police montée et par l'existence pittoresque de ses ranchers. Chose merveilleuse, le rêve de l'adolescent va se réaliser, en procurant au Parisien émigré toute une vie de bonheur complet. Tour à tour membre du fameux corps de gendarmerie à cheval et cow-boy préposé à la garde de troupeaux, Georges Bossange semble n'avoir jamais connu la moindre nostalgie et s'intègre parfaitement à sa patrie d'adoption. Après dix années de cette tonifiante vie au grand air,

il va passer quelques mois auprès des siens et humer l'air de Paris, mais regagne promptement le ranch Choinance, dans la région de Saint-Albert. Il épouse une femme du pays, de sang mêlé, et meurt relativement jeune. Ses filles habitent aujourd'hui l'Ouest américain. Georges Bossange était d'ascendance franco-canadienne par son grand-père, Hector Bossange, et sa grand-mère née Marie-Julie Fabre, de Montréal.

Deuxième épisode, 1886. Une scène classique de « Western », simple fait divers de la Prairie emprunté au *Calgary Herald* :

« MM. de Raimbauville sont arrivés de France il y a quelques mois, dans l'intention de se livrer à l'élevage dans le Nord-Ouest. Ils viennent d'acquérir un ranch considérable sur la rivière Bow, où ils avaient établi leur campement.

« Ces jours derniers, MM. de Raimbauville avaient acheté plusieurs chevaux, entre autres d'un

M. Cable. La nuit en question, ils avaient sous la tente \$3,300 dont ils avaient fait deux parts, l'une de \$3,000 et l'autre de \$300 déposés dans deux cachettes différentes. Vers une heure après minuit, ils furent éveillés par trois individus qui se tenaient à la porte de la tente et leur ordonnèrent de sortir. Ils se donnaient comme membres de la Police à cheval et demandaient à visiter la tente pour voir si les voyageurs n'avaient pas du whiskey en leur possession.

« MM. de Raimbauville, sans défiance, sortirent de la tente et aussitôt les faux hommes de police, les couchant en joue avec leurs revolvers, leur lièrent les mains et les attachèrent aux roues des wagons. Ils pénétrèrent ensuite dans la tente et mirent tout sens dessus dessous. Ils ne trouvèrent que la somme de \$300 et l'autre cachette échappa à leurs recherches. Les brigands étaient évidemment au courant, car ils sommèrent les prisonniers de dire où se trouvait l'argent qu'ils avaient en leur possession lorsqu'ils avaient payé M. Cable. MM. de Raimbauville répliquèrent que l'argent était placé dans une banque. Sur cette réponse, les brigands se retirèrent, après avoir eu la précaution d'emmener les chevaux des voyageurs à quelque distance du campement.

Et le journal de Calgary tire la morale de cette aventure :

« MM. de Raimbauville ont toutes nos sympathies ; mais, comme la perspective d'être pillé et rançonné par des écumeurs de prairie pourrait bien nuire à la colonisation du Nord-Ouest, il est du devoir des autorités de rechercher activement les auteurs d'un pareil acte de brigandage, pour en faire un exemple éclatant. »

Troisième tableau, 1904. Entre Calgary et Edmonton — une distance d'environ 400 milles — c'est la grande prairie ondulée avec son foin court et dru, que broutent quelques troupeaux errants. Un ancien officier français parcourt le pays, à la recherche d'un endroit propice à l'établissement d'une entreprise d'élevage. Il découvre une vallée bien protégée, abondamment fournie d'eau, au centre d'une région fertile et inhabitée. Inutile d'aller plus loin : voici l'emplacement idéal.

Peu de temps après, une maison modeste abrite les trois actionnaires du ranch Sainte-Anne. Leur chef est Armand Trochu, neveu du gouverneur de Paris en 1870. Ses associés sont un autre ancien officier, Delvider, fils d'un riche banquier de Lille, et Eckenfelder, brillant lieutenant de cavalerie légère. A ces membres fondateurs vont s'ajouter par la suite le fils d'un amiral et un représentant de la haute

noblesse italienne, le capitaine Theodoli.

A douze milles du ranch Sainte-Anne s'installe le ranch Jeanne d'Arc, de formation non moins militaire. Deux de ses occupants, le capitaine de Beaudrap, un Normand, et le lieutenant de Torquat, un Breton, sont deux des cinq officiers de Vanne qui ont préféré briser leur carrière que de conduire leurs hommes à l'assaut des couvents. Dix ans plus tard, ces Français vont répondre en vrais soldats à l'appel de la patrie et le lieutenant de Torquat tombera au champ d'honneur.

Il y a aussi le comte Paul de Beaudrap, frère du capitaine, et sa famille. Après un séjour de sept ans à Saint-Hubert-Mission, en Saskatchewan, les Beaudrap étaient repassés en France ; mais les voilà revenus pour une nouvelle tentative, cette fois en plein pays d'élevage. Mme de Beaudrap aura la distinction d'être la première femme de cette colonie française de l'Alberta.

Vers le même temps, les prêtres de Sainte-Marie de Tinchebray (Orne), jusque-là voués à l'enseignement, arrivaient, de France dans la Prairie canadienne, à la suite des décrets d'expulsion. Les PP. Henri-Emile Voisin et Pierre-Jules-Marie Bazin avaient pris les devants; quatre confrères allaient les rejoindre,

avant la fin de l'année. Leur premier foyer d'action fut Innisfail, d'où ils rayonnèrent sur les ranches dispersés dans la région.

L'apparition de ces colons français, qui tranchaient un peu sur les autres, avait fait un certain bruit et le P. Voisin se mit à leur recherche. Il réussit, non sans peine, à les découvrir. A six milles du ranch Sainte-Anne, il tomba sur le « shack » de Louis de Chauny, qui le guida vers la demeure de ses compatriotes. Vers dix heures du soir, les voyageurs arrivaient enfin à destination. Les jeunes officiers couchaient dans une chambre unique et étroite, décorée de panoplies, de revolvers, de sabres et d'épérons. Devilder céda son lit au visiteur et bivouaqua dans l'écurie. Dès cette première rencontre, il fut entendu que le missionnaire viendrait chez ses nouveaux amis, un dimanche par mois. Cela représentait pour lui aller et retour, une course de 80 milles, sans autre moyen de locomotion que la voiture ou le cheval.

Le samedi qui précédait cette messe mensuelle s'achevait traditionnellement par une exquise soirée musicale au ranch Sainte-Anne. Un compatriote du voisinage, le Dr Soullier, s'installait devant un piano dont, à cause de son âge, on excusait les nombreuses déficiences, et le P. Voisin grattait un violoncelle de ren-

contre. La magnifique voix de basse de Delvider s'harmonisait très bien avec la douce voix de ténor du lieutenant de Torquat. Et le concert se prolongeait tard dans la nuit.

Le lendemain matin, quand la messe devait se dire au ranch Jeanne d'Arc — car elle alterna bientôt entre les deux établissements — tous montaient à cheval, aumônier en tête ; et à travers la prairie sans clôtures, la caravane franchissait allégrement les douze milles qui séparaient les deux poignées de colons. A la demeure des Beudrap, perchée en nid d'aigle au flanc d'une « coulée » profonde, des sentinelles se tenaient aux aguets. L'alerte donnée, on hissait le drapeau tricolore au grand mât et l'arrivée, aux accents de la *Marseillaise*, prenait une allure triomphale. Entre ces compatriotes qui ne s'étaient pas vus le plus souvent depuis quatre semaines, des propos sans fin s'échangeaient et le missionnaire devait déployer toute sa diplomatie pour que la célébration ne commencât pas après midi.

La première messe au ranch Jeanne d'Arc laissa un souvenir impérissable. C'était le dimanche de la Fête-Dieu 1905. Les deux seuls bâtiments d'alors, en troncs d'arbres superposés, ne pouvaient contenir l'assistance venue de nombreux points à la ronde. Une décision fut vite prise et exécutée

sur-le-champ. Le capitaine de Beudrap conçut le plan d'un autel en feuillage qui surgit du sol comme par enchantement. Et la cérémonie se déroula en plein air, dans un cadre impressionnant de nature sauvage et de recueillement.

Mais à l'enthousiasme et à la poésie champêtre des débuts allaient succéder quelques dures traverses. Au printemps qui suivit, un terrible feu de prairie dévasta le pays sur une longueur de 50 milles. Au ranch Sainte-Anne, on réussit à protéger la maison et l'écurie ; mais une partie de la nuit se passa à combattre l'incendie qui s'était communiqué à une meule de foin adjacente et détruisit le « corral » aux animaux. C'était un samedi jour de la visite du missionnaire et le P. Voisin se trouvait au milieu de ses amis lors de ces moments tragiques. La messe basse, célébrée de bonne heure le lendemain matin, fut d'une indicible tristesse. Officiant et paroissiens étaient harassés, fourbus, après cette longue lutte dans une mer de flammes et de fumée. Dieu merci, il n'y avait pas de victimes à déplorer, mais que de pertes matérielles pour la jeune colonie ! Le plus lamentable était le spectacle de trente beaux chevaux qui se tenaient tassés dans leur pâturage anéanti, le corps gonflé, les crins brûlés par le passage du redoutable fléau.

On se releva néanmoins de cette pénible épreuve. L'année suivante, la compagnie du ranch Sainte-Anne prit à sa charge la construction d'une coquette église. Elle n'était pas encore achevée lorsque Mgr Legal, évêque de Saint-Albert, y fit sa première visite pastorale. Ce fut un événement fameux dont le chef du diocèse devait garder toute sa vie un souvenir ému, aussi bien que la population. Tous les colons à cheval se portèrent à six milles au-devant du prélat, qui venait d'Innisfail en simple buggy. Il laissa ce modeste équipage pour prendre place dans une voiture tirée par six magnifiques chevaux gris attelés à la daumont. « Jamais, écrit le visiteur émerveillé, aucun Gouverneur général n'avait voyagé dans un tel appareil à travers les prairies de l'Ouest. » Le lendemain, les officiers français coururent un steple-chase en l'honneur de leur évêque.

La formation d'un centre commençait à se dessiner. Trochu posséda son premier curé en résidence, qui fut naturellement le P. Bazin. Bientôt, huit religieuses de la Charité de Notre-Dame d'Evron (Mayenne) arrivaient de France pour ouvrir un hôpital. A la demande des familles, elles se chargèrent aussi de l'éducation de quelques enfants, en attendant de pouvoir être incorporées dans l'enseignement officiel de la province.

Cependant Innisfail, où s'étaient d'abord fixés les Pères de Tinchebray, ne répondit pas à leur attente; la population catholique franco-belge, au lieu d'augmenter, se mit à s'éclaircir; Ils se transportèrent à Red-Deer, où leur mission s'éleva sur le plus haut point de la colline dominant la ville. Le presbytère abrita douze jeunes garçons à qui les PP. G. Roncy et P. Lamort enseignaient le français, le grec et le latin. L'idée première avait été la fondation d'un collège ou d'un orphelinat agricole; mais la nécessité d'un tel établissement ne paraissait guère se faire sentir et la communauté se consacra uniquement au ministère paroissial. Sept Filles de la Sagesse venues de France fondèrent au même endroit un pensionnat aux débuts modestes.

Parmi les premiers Français arrivés à Red-Deer, se trouve A. J. Lerouge, de Lille, qui s'efforcera d'attirer des compatriotes. Il fera un voyage au pays natal, où il recrutera des Français et des Belges désireux de se livrer à l'élevage. J.-B. Durand, originaire de la Mayenne, agent d'immeubles, est le chargé d'affaires de capitalistes français, entre autres, le Dr Dassonville, de Roubaix, l'abbé de Lalande, de Verneuil (Eure), Stanislas Ménard, et le marquis d'Hérouxville, de Paris. Eugène et Antoine Villart sont associés dans le commerce des chevaux. Jean Damas-

se tient une maison de pension. Les frères Stéphane, Gaston, Paul, Joseph et René Jaspas, venus du Nord, s'initient aux affaires comme commis de magasin.

Dans un large rayon autour de Red-Deer, en plus d'Innisfail et de Trochu, plusieurs centres le long de la voie ferrée, comme Olds, Penhold, Gaetz Valley, Lacombe, Sylvan Lake, comptent des Français nouvellement arrivés. Au lac Sylvan, situé à une quinzaine de milles à l'ouest, se rattache le souvenir d'une éphémère colonie phalanstérienne inspirée des doctrines sociales de Fourier. Un médecin de Paris, le Dr Tanche, avait réussi à grouper une trentaine de familles désireuses de lier leur sort par la mise en commun de leurs ressources et de leur travail. Les bords enchanteurs du lac Sylvan offraient un cadre idéal pour l'installation de cet éden rêvé. Mais ces Parisiens férus de vie champêtre et de fraternité étaient aussi peu préparés que possible aux réalités de l'existence qui les attendait. Ce fut l'éternelle histoire de toutes les entreprises généreuses et chimériques de ce genre. La brève période d'exaltation des débuts fit place à des déboires, à des frictions, à des querelles. Au bout de quinze mois, la dislocation était définitivement consommée, en dépit des efforts désespérés du Dr Tanche pour

maintenir le lien communautaire. La moitié de ses disciples repassèrent en France. Les autres, assagis par cette rude expérience, tentèrent de mener seuls leur propre barque. Au nombre de ces derniers on remarquait la veuve Vasseur et ses cinq fils, installés sur une ferme à Penhold.

En même temps que le groupe d'officiers français jette les bases de Trochu, d'autres noyaux de même origine et non moins prometteurs surgissent ici et là dans la province. Au nord de Stettler, sur les bords du Vermillon, un prêtre savoyard enthousiaste et plein d'initiative, l'abbé J. Ferroux, fonde dès 1903 Notre-Dame-de-Savoie. Les compatriotes qui ont répondu à son appel vantent la qualité extraordinaire du sol. Le curé fondateur s'efforce aussi de montrer quel avantage le capital français pourrait retirer de la naissance d'une multitude de petites villes dont plusieurs seront avant peu des centres importants. Ces villes surgissent comme par enchantement le long des nouvelles lignes de chemin de fer. Deux ou trois mois suffisent pour bâtir une coquette cité. Il y aurait intérêt pour nos capitalistes à y acheter des lots et à construire. Nous ne sommes malheureusement pas organisés pour surveiller les chances de succès. Il faudrait « une société de capitalistes ayant ici un comité de surveillance. Ce

serait, après la religion de nos pères, l'agent le plus efficace d'influence et d'expansion française, dans l'Amérique du Nord... »

L'abbé Ferroux discerne fort bien les obstacles qui l'empêcheront, lui et ses confrères, de réaliser leurs projets. Aussi écrit-il d'une plume désabusée : « Les affaires marchent ici avec une vitesse vertigineuse, et si nous continuons à marcher dans nos omnibus français, nous ne pouvons espérer arriver les premiers. »

En 1910, six ou sept ans après la fondation de Notre-Dame-de-Savoie et Tinchebray, les colons français n'y sont encore qu'une centaine, occupant de 60 à 70 « homesteads », et toutes les terres gratuites sont prises dans la région. Autour de Stettler, des Basques venus sans un sou vaillant réussissent bien en commençant par travailler chez les autres. Il y a aussi des Français à Lorraine, à Frank, à Lille, à Fenn et à Castor.

A ce dernier endroit va naître une ville-champignon. Dès l'annonce officielle que le tronçon du Pacifique Canadien qui part de Lacombe pour en rejoindre un autre en Saskatchewan aura son terminus provisoire près de la digue du Castor, des hommes d'affaires accourent de partout. Sans savoir où sera la future

ville, ils élèvent des constructions temporaires, y installent des bureaux, reçoivent des locataires pressés d'ouvrir échoppes et magasins. Cette première ébauche d'agglomération n'aura qu'une existence éphémère.

L'emplacement définitif choisi, les maisons en planches y déménagent, transportées sur des charriots, et d'autres sont construites à la hâte. La fièvre de la spéculation atteint des proportions incroyables : en une seule journée il se vend pour \$40,000 de lots. Six mois après l'arrivée du premier train de voyageurs, Castor a 1,200 habitants, quatre « magasins généraux », un hôtel très confortable, des restaurants presque luxueux, plusieurs banques, et tous les métiers y sont représentés. Quatre églises de divers cultes sont en voie de construction. Pour les Pères de Tinchebray, c'est un second foyer de mission d'où ils rayonnent dans le voisinage.

La colonie française de Castor compte à peine une vingtaine de membres. C'est à quelques-uns d'entre eux, cependant, que la ville-champignon doit ses premières industries : une tannerie et une briqueterie fondées par Marc de Cathelineau et les frères Martin. On compte aussi sur les Français pour faire des recrues outre-mer. Pierre de Soucy, un Lillois, est délégué à cet effet dans la Flandre française par

le Conseil municipal et la Chambre de Commerce de Castor. Le Vendéen Cathelineau et le Parisien Pierre Darblay passent aussi un hiver au pays natal dans le même but.

Plus au sud, quelques Français sont attirés dans des paroisses ou missions déjà formées : Pincher-Creek, Bellevue, Cluny, Gleichen. Une centaine se sont fixés à High-River. Ce nouveau centre aura bientôt sa chapelle que desservira un prêtre français, l'abbé F. Beausoleil. On y trouve des Parisiens, des Bretons et des Savoyards. Parmi ces derniers, le marquis Raoul de Roussy de Sales, avec sa femme et ses onze enfants, et une famille apparentée, celle du comte de Forras. Au nombre des Parisiens, Henri Massieu de Clerval, qui épousera la fille aînée des Roussy de Sales et sera le premier agent consulaire de France à Calgary. La colonie française de cette ville, assez clairsemée, comptera un petit groupe d'agents d'immeubles et de spéculateurs : A Roussy de Sales et Henri de Clerval, venus de High-River, se joindront André de Vienne, de Car-dailiac et le comte de Charnassé.

On se rend compte aisément qu'une grande faute initiale marqua ce mouvement d'émigration française vers l'Alberta. Là où il eût été si nécessaire de concentrer les forces disponibles sur un

petit nombre de points, ce fut, au contraire, un éparpillement irréflecti, précurseur d'inévitables désastres. C'était l'époque de la grande ruée vers les plaines de l'Ouest. Là où des Français audacieux avaient été les premiers à planter leur tente, d'autres émigrés affluèrent de partout et n'eurent pas de peine à écraser sous leur nombre les premiers occupants. Les prêtres de Tinchebray, pleins de zèle pour leurs ouailles dispersées, mais débordés par un travail bien au-dessus de leurs forces et de leur expérience, ne surent pas faire œuvre de colonisation efficace et rapide, comme l'exigeait la situation.

On a reproché aux autorités ecclésiastiques d'alors de n'avoir pas donné à ces Français de bonne volonté le coup de main auquel ils avaient droit. Il est juste de dire que lors de leur arrivée dans la région Trochu-Innisfail-Castor, plusieurs paroisses appelées à devenir florissantes étaient déjà fondées au nord d'Edmonton. On ne pouvait être partout à la fois. Pour cette raison, il n'y eut jamais de prêtres canadiens-français préposés au travail de groupement et d'organisation dans le territoire desservi par le P. Voisin et ses confrères. Apparemment, Mgr Legal fut incapable de faire envoyer du renfort aux compatriotes dont l'accueil l'avait si fortement ému.

Lui disparu, à la suite de difficultés avec l'archevêque d'Edmonton et l'évêque de Calgary, les prêtres de Sainte-Marie passèrent dans le diocèse de Prince-Albert. Une vaste région de l'Alberta, à l'exception des anciens postes détenus depuis longtemps par les Oblats, se trouva ainsi dépourvue de clergé de langue française.

Les plus éloquents vestiges de cette entreprise méritoire demeurèrent quelques foyers d'enseignement et d'hospitalisation, qui ont tous survécu.

Mieux favorisés, sous le rapport de la survivance, furent les colons français qui se joignirent à ceux venus de la province de Québec et de la Nouvelle-Angleterre, dans la partie nord de l'Alberta. Plusieurs noms géographiques y sont ceux des premiers évangélisateurs : Legal, Leduc, Végreville, Le Goff, Bonnyville. D'autres localités, comme Calais, Vimy, Deville, évoquent aussi des souvenirs français. Plus au nord, la carte porte encore des noms d'apôtres originaires de France : Grandin, Breynat, Grouard, Falher, Dréau. Gourin-City, près du lac La Biche, aurait été fondé, vers 1910, par des habitants de Gourin (Mor-

bihan), principal centre d'émigration de la Bretagne.

En 1924, l'écrivain Louis-Frédéric Rouquette est reçu à l'évêché de Grouard par le P. Falher, qui a donné son nom à la paroisse la plus florissante de la région. Le missionnaire lui explique comment les Canadiens français ont réussi à conquérir une place au soleil albertain. Ce fut l'œuvre, comme toujours, des prêtres colonisateurs. A Falher, le premier curé est le Père Jean-Marie Dréau, très populaire dans le district de Grouard. « Un ancien sergent, s'il vous plaît, qui connaît toutes les sonneries de son régiment et qui vous les siffle... Un breton de chez nous, un dévoué, un humble, sachant se donner sans mesure. Tout à tous... Tous les jours que Dieu fait, il est en chemin ! Il va de ferme en ferme, disant sa messe ici, prêchant là, exhortant les uns, consolant les autres, été comme hiver, sous le soleil, dans la tempête, il va toujours sifflant, toujours gai. Il porte la parole qui encourage et soutient, mais aussi des conseils. »

Dans l'Alberta, l'élément « français de France » se distingua dans les affaires à Edmonton. Le sympathique président

de la « Canadienne » de Paris, Jean Lionnet, qui visita la capitale albertaine en 1906, y découvrit parmi ses compatriotes deux millionnaires authentiques. Ils sont facilement reconnaissables sous les initiales qui les désignent. Le Parisien Théodore Romanet est « directeur, à 26 ans, de la maison Revillon, d'Edmonton... Les grands fourreurs français ont créé dans l'Ouest canadien toute une organisation analogue à celle de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et en concurrence avec elle. Mais Théodore Romanet a monté, en outre, un énorme bazar, un Bon Marché d'Edmonton, tenant le gros comme le détail... Il a achevé son éducation commerciale à New York. Passionnément actif et travailleur, enthousiaste, bluffeur par principe et avec un rien d'ironie, il ne croit qu'aux procédés et qu'aux méthodes des Américains ; il est plus américain même, sans doute, qu'ils ne le sont. Mais par son aptitude à tirer de leurs actes une théorie et à y conformer logiquement les siens, il se révèle Français toujours, c'est-à-dire généralisateur et systématisateur... »

Vingt ans plus tard, Frédéric Rouquette faisait à son tour la connaissance de Romanet. Entre temps, les deux grandes compagnies de fourrures s'étaient fusionnées et la plus ancienne avait absorbé une partie du personnel

de l'autre. L'ancien directeur de Revillon frères venait alors d'accomplir un voyage de sept ans dans l'Extrême-Nord, de la Terre de Baffin aux îles Herschel, pour visiter les postes de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

René Lemarchand, originaire de la Sarthe, fut aussi Parisien, avant d'être petit commerçant à Edmonton. Son frère, missionnaire Oblat dans l'Alberta, lui avait déconseillé formellement d'y venir, mais il fit à sa tête. « Il semble n'avoir de boutique que pour la forme, écrit Jean Lionnet, car on n'y voit point d'acheteurs, mais seulement quelques compatriotes qui y viennent bavarder. En réalité, toute son activité s'emploie à spéculer sur les terres, avec ses propres capitaux et avec d'autres capitaux empruntés en France. Il voit déjà 100,000 habitants à Edmonton. Si on lui disait que ce sera l'année prochaine, il ne répondrait pas non. »

Peu de temps après, René Lemarchand était l'un des hommes d'affaires les plus riches de la capitale albertaine. Il y fit construire, au coût de \$200,000 le premier grand immeuble de rapport, contenant 43 appartements des plus modernes. Le petit commerçant des débuts attribuait sa rapide fortune à la foi profonde qu'il avait eue dès

le premier jour dans la prospérité future d'Edmonton. Très modestement installé, il eut l'audace de consacrer tout son avoir à des achats successifs de terrains sur tous les points de la ville et de sa périphérie qui lui sem-

blaient susceptibles de se développer. Chaque fois, ses prévisions se réalisèrent et ses fonds furent bientôt décuplés.

Et l'on dira encore que les Français n'ont pas le sens des affaires ! ...

DONATIEN FRÉMONT
de la Société Royale



*Midi sur la neige
la neige à midi
l'or et le blanc
se mêlant
se mariant
et brillant
dans l'espace*

*Les arbres nus
mêlent mort
et tristesse
ce jour où
le soleil tente
les hommes
de ses rayons
de joie, de chaleur
de vie...*

Jour des morts.

SYLVIA GIROUX

LA JEUNESSE DE BERTHELOT BRUNET

Au moment où on a retrouvé le manuscrit de Berthelot Brunet, Histoire de la littérature française, on se surprend à jeter les yeux sur un texte écrit au lendemain de la mort du critique canadien, en juin 1948. Cette évocation de sa jeunesse était destinée à une revue qui cessa d'exister peu après.

Un homme de 47 ans vient de mourir, usé par la maladie et les excès. À la figure légendaire d'un Berthelot Brunet qui tenta chez nous de vivre de sa plume, de l'écrivain mordant et érudit, du bohème qui s'enveloppait de cynique gaieté et de costumes invraisemblables, de ce dypsomane de la littérature, je préfère évoquer le collégien, l'étudiant, le jeune homme.

À la réunion du 15 août 1917 à Ste-Marie, l'un de nos professeurs nous avait annoncé que nous aurions en Philosophie un nouveau camarade de grand talent. C'était Berthelot Brunet qui, après avoir suivi des cours

privés, revenait au collège. Il n'avait pas encore 17 ans et était notre cadet. À la rentrée des classes, Berthelot fut placé près de moi. Un garçon timide et portant des lunettes, guère plus grand et plus fort qu'un enfant de quinze ans. Sa taille ne changea pas par la suite. Seul le port de la moustache fixa sa physionomie de toujours.

Berthelot en fait n'eut jamais de jeunesse. Dès l'adolescence il ne vécut que pour les livres et la conversation. La première phrase qu'il m'adressa nous lia pour de bon. Il me demanda si j'aimais le théâtre de Racine. Ce fut donc sous le signe des poètes que naquit notre amitié. Non seulement il nourrissait une admiration sans bornes pour Racine, mais la lecture de Verlaine et de Baudelaire le jetait dans le ravissement. Berthelot Brunet connaissait déjà, au moins pour les saluer au passage, tous les grands écrivains français. Quand je fus invité pour la première

fois chez ses parents, mon admiration fut grande de découvrir qu'il possédait en propre près de 2,000 volumes disposés sur des rayons mobiles dans une grande pièce qui lui était entièrement abandonnée. Il fallait voir comment il les touchait les uns après les autres, tout en faisant, de sa voix rapide, passionnée et nerveuse, des commentaires où passait au premier plan le souci de comprendre et d'expliquer. Il en savait plus que nos professeurs de belles-lettres et de rhétorique. En caressant ses livres de la main, il lançait les ingénieux et moqueurs propos qui devaient plus tard faire sa renommée d'écrivain.

Mais si Berthelot brillait par l'intelligence, il se désintéressait de tout ce qui n'était pas littérature. Ce garçon appartenait à une famille bourgeoise. Elevé dans l'aisance, il ne savait pourtant ni se tenir à table ou en société. Au milieu d'inconnus, il avait une mine embarrassée, ne disait mot et jetait sur tout des regards effrayés comme ceux d'un animal effarouché et ne songeant qu'à la fuite. Il détonnait parmi le groupe de jeunes gens dont il devait être l'ami au collège, comme deux ans plus tard, à l'Université. Ceux-ci, possédant l'assurance que donne l'éducation chez les Jésuites, l'ambition de parvenir, le désir de plaire, traitaient un peu Berthelot comme un parent de la campagne à qui

on enseigne les usages de la ville. Ils étaient portés à en sourire mais étaient tôt retenus par le respect que leur inspirait un garçon tellement plus instruit qu'eux.

Ce Berthelot, qui ne savait pas pénétrer dans un salon, tenir une tasse de thé, prendre des nouvelles de quelqu'un, échanger de vains propos avec une jeune fille, avait déjà ses entrées dans les maisons closes et les tavernes où il se sentait parfaitement chez lui.

Choyé par ses parents qui lui donnaient trop d'argent de poche, Berthelot commençait sa vie sans fraîcheur et cherchait à imiter avec fanfaronnade, l'existence irrégulière des écrivains libertins. Déjà il diminuait la résistance de sa volonté devant l'attrait de l'imprévu et du plaisir immédiat. Dès cet âge se creusait le fossé entre sa recherche d'intellectuel à la quête du plus fin et son besoin d'homme s'empiffrant de nourritures sans choix, ingurgitant les boissons les plus grossières, fréquentant les filles dociles les moins attrayantes.

Berthelot ne pensait pas à écrire, tout occupé qu'il était à faire son miel du suc des fleurs littéraires. Il était d'ailleurs modeste et n'ambitionnait que d'imposer sa pensée par des explications de textes qui en faisaient à son insu un professeur-né mais peu

orthodoxe. Il avait à peu près tout lu, avant la vingtaine, des ouvrages de Sainte-Beuve, Brunetière, Lanson, Faguet et son préféré, Jules Lemaitre.

Jugeant avec ironie nos maîtres de philosophie, Berthelot donnait l'impression cependant d'être un élève attentif, mais il était ailleurs. Nos classes furent interrompues brusquement au printemps de 1918 par la conscription militaire qui nous libéra un mois plus tôt, puis retardées l'automne suivant par l'épidémie de grippe espagnole. Ce fut l'occasion de nouvelles lectures et d'interminables conversations, que Berthelot dominait incontestablement. On ne pouvait entrer à la bibliothèque Saint-Sulpice, récemment inaugurée, sans y trouver Berthelot plongé dans la lecture des revues littéraires de Paris que l'on y trouvait presque toutes.

Au contact de quelques camarades, Berthelot Brunet avait pris le goût du théâtre, non plus dans un fauteuil mais joué sur la scène. Il y a trente ans, il avait déjà lu toutes les pièces des dramaturges français alors en faveur. Lorsqu'il allait en voir représenter une au National et au Canadien, élégants théâtres du temps, Berthelot l'avait relue avant de quitter la maison, ainsi que les appréciations qu'il avait pu en recueillir.

Il n'avait encore rien publié. ou même écrit, semble-t-il, lorsque survint le coup de tonnerre de son article au *Mercure de France*. Berthelot avait simplement adressé une « lettre canadienne » à la revue parisienne sans mentionner son âge. Il n'avait pas vingt ans. Dans cet article, qui fut reproduit, il y faisait l'éloge de quelques écrivains canadiens et cita des vers qui furent ensuite reproduits dans les anthologies françaises et le nom des poètes apparut dans une encyclopédie réputée. Comme on voit que les réputations se font curieusement. Cette entrée de Berthelot dans les lettres resta cependant sans lendemain, à l'époque.

L'écrivain ne devait chez lui commencer à produire sérieusement et régulièrement qu'autour de la trentaine. Il collabora à presque tous les journaux et revues, à compter de 1920 environ. Dans son premier conte publié à la *Revue Moderne* que venait de fonder Madeleine Huguenin, il laissait pointer de la sensibilité et le goût des humbles. C'était l'histoire d'une petite bonne qui passait la semaine à imaginer sa sortie du dimanche, alors qu'elle pouvait passer trois heures dans une salle de cinéma avec son ami. Rien là encore de l'étonnante observation et de la sûreté de style qui devaient se faire jour dans « Coadjutrice », ce chef-d'œuvre contenu

dans « Le mariage blanc d'Armandine » .

Pendant ses études à la Faculté de droit de l'Université de Montréal, qui venait d'obtenir son indépendance de celle de Québec, Berthelot suivit également les cours de littérature française du professeur Georges LeBidois. Incapable de parler en public, Berthelot fit risible figure le jour où ce fut son tour d'improviser quelques paroles sur Molière. Tremblant de peur, il n'avait pu que bredouiller trois mots et était descendu de l'estrade au milieu des rires. Le pauvre garçon reprit sa revanche dans ses copies d'examen. Il remporta même un prix à la fin du cours de deux ans.

Faisant sa cléricature chez son père, Berthelot prenait le chemin le plus long pour se rendre à l'étude de ce dernier, après les cours du matin. Bien souvent il s'arrêtait au bureau de la *Revue Moderne* où pendant une heure et davantage il échangeait des potins littéraires et autres avec Madeleine Huguenin accueillante et vive.

Pendant l'été Berthelot était à Valois avec sa famille. Il venait à la ville au moins une fois la semaine pour renouveler sa provision de livres à la bibliothèque Fraser. Lorsque celle-ci fermait ses portes pour un mois, Berthelot se plaignait de sa pénurie de lectures à tous ses camarades en villégiature dans

divers endroits de la province. Il leur écrivait de longues lettres de son écriture peu déchiffrable et y parlait, on imagine, de littérature et encore de littérature. Ses brefs séjours à Montréal l'amenaient chez les libraires dont il était un client régulier. Son casier chez Déom ou chez Pony était constamment rempli de volumes et de revues récemment arrivés de France. Il sortait de ces établissements ployant presque sous le poids des livres.

Berthelot adolescent avait peu de gaieté. Il était toute passion de connaître. Découvrant trop tôt l'immense univers de la vie de l'esprit, il en était ivre. Ses impressions se succédaient si rapidement qu'il aurait dû s'y noyer. Au contraire, avec lui pas une lecture ou une réflexion n'était perdue. L'imagination de son âge colorait son jugement et sa sensibilité aiguë le nuancait beaucoup, mais ni l'une ni l'autre ne l'avaient déformé. En parlant, il ne faisait pas que répéter ou refléter ce qu'avaient écrit les maîtres de la littérature, il avait assimilé leur tour d'esprit ou d'expression au point d'avoir déjà une personnalité à lui.

Si la littérature seule remplissait sa vie au collège, à l'Université, le goût des voyages et le désir de l'amour retinrent son attention. Mais lorsqu'il imaginait, en allant flâner les transatlantiques dans le port, des pays lointains et des vies différentes

sous d'autres cieux, il continuait de faire de la littérature. Le premier sentiment qu'il ait eu pour une femme, il le connut par procuration. Écoutant un camarade lui parler d'une jeune fille malade aux grands yeux de violettes, ayant comme eux le goût des lettres, Berthelot s'enflamma presque sans la connaître. Cette passion greffée sur l'amitié lui inspira des quatrains où son camarade retrouvait ses propres sentiments. Ils étaient tous deux amoureux de l'amour et faisaient leurs griffes aux volants de la robe d'une poupée de luxe. Quant à son goût des voyages, il disparut après quelques mois, tant son esprit lui offrait des routes diverses à parcourir. D'ailleurs la Nature ne lui servit jamais que de décor, à l'exemple des écrivains du grand siècle.

D'une amitié de trente ans, je conserve surtout l'image d'un Berthelot Brunet tournant les pages d'un nouveau livre de Proust (il fut l'un des premiers chez nous à lire le grand écrivain qui venait de remporter le prix Goncourt en 1919). Berthelot y mettait une hâte fébrile et une tendresse émue qu'il cherchait à voiler sous l'ironie. Mais la jeunesse passait vite puisque Berthelot Brunet venait d'être reçu notaire. Il lui restait à découvrir sa vocation de critique et à publier, vingt ans plus tard, son *Histoire de la littérature canadienne française* et à terminer, avant de mourir, le livre qui sera probablement son œuvre la plus importante et qui aura la plus vaste répercussion, dès qu'elle sera publiée, son *Histoire de la littérature française*.

JEAN DUFRESNE

En cadeau d'anniversaire, de Pâques ou de Noël, à un malade ou à un convalescent, à un religieux, à un missionnaire, à cette personne qui a « tout » et à laquelle vous ne savez jamais quoi donner, offrez un abonnement à Amérique Française.

Ou encore, offrez-lui les quatre volumes brochés des numéros parus depuis 1947. Un abonnement à Amérique Française est un cadeau qui dure longtemps et qui fait longtemps plaisir.

LETTRE À MARIE

(*inédite*)

Gentille Marie,

Je dois t'avouer que je ne me souviens guère de la petite Marie de l'an de grâce 1938—1939. Tous mes souvenirs de ces années se confondent dans ma tête. Je revois la rivière de Sainte-Dorothée, le soleil, les grenouilles et les papillons, mais rien de bien précis. Je me souviens que vous soyez venus, mais étais-tu un bébé blond comme les blés, ou une fillette noire comme locomotive, c'est ta lettre qui me l'a appris.

De toute façon, tu m'as fait grand plaisir. J'aime toujours à recevoir des nouvelles de Belgique.

Notre Canada joue à la Floride. Il y a enfin un peu de neige, mais à peine. Jusqu'à il y a quelques jours on se promenait dans la rue sans paletot, comme en été. Les amis qui arrivaient d'Europe avec plein la tête de visions neigeuses et polaires, se trouvèrent fort déçus. Quant à moi, je souhaiterais que jamais il ne fasse froid, du moins tant que je serai condamné à vivre dans cette ville. Cette ville que je n'aime pas beaucoup, tout en l'aimant. Cette ville que personne n'arrive à définir... J'aimerais la quitter plus souvent, pour l'apprécier au retour peut-être, mais mon travail m'en empêche.

Tu sais peut-être que je suis à Radio-Canada. Radio-Canada, c'est au Canada, ce qu'est à la France la Radiodiffusion française, avec quelques petites différences évidemment. Le poste de Montréal, où je travaille, alimente un réseau de 28 postes dépendants à travers le Canada, du Nouveau-Brunswick jusqu'aux provinces de l'ouest. Ce groupe de postes constitue le réseau français de Radio-Canada ou Canadian Broadcasting Corporation, qui comprend en outre deux ré-

seaux analogues, en langue anglaise. Montréal est le centre de cette machine infernale. Et quand je suis au micro, je dirige tous ces postes. J'en ai parfois la tremblette.

La radio, au Canada, c'est une vieille dame en noir, qui se prend très au sérieux. Il ne faut jamais glisser un mot de trop. Une émission d'un quart d'heure dure en fait exactement 14 minutes et 40 secondes. Exactement. Si on dépasse, on se fait taper sur les doigts. Ceci, à cause du réseau. Il ne faut jamais faire une blague. Toujours à cause du réseau. Les auditeurs des provinces de l'ouest n'ont pas, paraît-il, le même sens de l'humour que nous... et puis ils n'ont pas la même heure, ce qui peut amener des gags un peu déplacés. Si les émissions durent 14.40'' , c'est pour permettre aux postes locaux de s'identifier entre les émissions. Il y a aussi des émissions qui ne vont pas sur le réseau, d'autres qui y vont en partie, comme les nouvelles... Tu vois, je suppose, les difficultés que ça entraîne. Et je ne t'en donne qu'une faible idée. Il faut faire des merveilles de minutage. Mais tout ça ne peut guère t'intéresser. En somme, je fais un métier très intéressant. Je ne travaille que 3 heures par jour environ. Mais c'est très dur pour les nerfs, surtout à mon âge et avec ma petite expérience. Je suis évidemment le benjamin de la radio à Montréal.

Quant à ma vie à Montréal... Je fais malgré moi, un genre de vie très séduisant de l'extérieur, mais très monotone et tout ce qu'il y a de plus prosaïque quand on y participe. C'est « la vie de bohème ». Il faut comprendre ceux qu'on appelle les bohêmes avant de les envier ou de les blâmer.

Il est normal que les artistes, au sens large du mot, se réunissent. Que ce soit des artistes de la radio, des gens de théâtre, des peintres ou des écrivains, ils ont quelque chose en commun : ils travaillent à des heures irrégulières ; ils ne sont pas riches et pour la plupart ils vivent seuls dans une petite chambre. Même les plus jeunes ne peuvent vivre facilement chez leurs parents, à cause justement de la vie irrégulière qui est la leur. On ne peut demander à un bonhomme qui travaille parfois la nuit, parfois le matin, parfois le soir, de se coucher toujours

à la même heure. Il se produit cette chose inévitable. Ces « artistes », ne pouvant participer à une vie sociale ordinaire, pour plusieurs raisons, se font une vie sociale entre eux. Une vie sociale sans invitation particulière, où chacun paye sa part. Ils ne peuvent faire autrement. Cette vie sociale, c'est le rendez-vous collectif au café, après le travail. Peu à peu le lieu de rendez-vous devient une espèce de foyer. On ne s'y donne plus rendez-vous, on s'y rend, avec la certitude de rencontrer des copains. — Si Goguen n'est pas là ce soir, c'est qu'il doit travailler. — Abel ne se montre pas ; c'est son tour derrière le comptoir. — Et ainsi de suite. Chaque soir, il y a un groupe raisonnable. Ainsi, un café se fait adopter.

A Montréal, lorsqu'on sort du travail et qu'on ne veut pas se coucher aussitôt, on se dirige vers la *Hutte suisse*, un restaurant où l'on peut se mettre les coudes sur la table et chanter en chœur. On raconte bien des choses, sur la *Hutte suisse*, des choses louches... C'est mauvais pour la réputation de s'y montrer trop souvent... Et au fond... Au fond, qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'on y fait ? On s'y rencontre pour se changer les idées. Noël Guyves amène sa guitare, un autre son Ukelele, Raymond Lèvesque sa dernière chanson, et l'on s'époumonne en chœur. « On s'y saoule la gueule tous les soirs », disent les gens. Pauvres gens, qui ne pensent pas plus loin que leur nez. Ça coûte cher de saouler la gueule. Comment ces types-là pourraient-ils se payer de tels luxes tous les soirs ? S'ils sont là si souvent, c'est justement parce qu'ils boivent peu à chaque fois, sinon...

On se cotise. On achète six grosses bouteilles de bière, oui, mais on est vingt à la grande table de bois, couverte d'initiales, qui est au fond de la *Hutte*. Alex, le photographe, offre en contribution de reconduire quelqu'un chez lui, après la soirée. (Il est chauffeur de taxi, pour joindre les deux bouts).

Si on ne va pas à la *Hutte*, on va au *Yacht Club*, une petite cave très tranquille et très respectable, décoré comme il se doit à la manière d'une cabine de bateau, où viennent se jalouser les artistes de la radio. Si l'on est plus riche, si l'on a de beaux contrats et si l'on pose au fin

gourmet, le 400 vous attend, avec sa bohème parfumée. Il y a aussi le *Café André*, l'«oratoire» des étudiants. Le *Carillon*, le refuge des musiciens ratés... etc...

Je rencontre souvent d'anciens compagnons de collège qui me disent : « Cré Sylvain... Bohème, va ! » Ils ont entendu dire que je faisais de la radio, que je fréquentais, etc...

Et pourtant, c'est si ordinaire cette vie-là. Ce n'est pas désagréable. Non. C'est tout simplement la seule qu'on puisse se permettre.

Je sors du poste à minuit un soir, par exemple. Je ne vais tout de même pas aller me coucher immédiatement, après avoir passé la soirée dans un studio hermétique. Je me rends donc, bien calmement, au *Yacht Club*. Il y a là deux ou trois copains. On sirote une bière. De là, on dérive vers la *Hutte*, histoire de voir qui s'y montre le nez. On rencontre de vieux amis... Ou bien, entre deux émissions, je m'installe au *Yacht*, ou ailleurs, pour lire ou griffonner un poème. On me tolère, même si je ne prends rien. On me connaît. On finit par faire partie du paysage.

Et puis, un jour, j'aurai, au lieu d'une petite chambre, un vrai foyer à moi. Alors on ne me verra plus souvent à la *Hutte*. J'inviterai plutôt mes amis chez moi...

Voilà à peu près l'histoire de la bohème à Montréal ; c'est la vie sociale de ceux qui n'ont pas assez de fric pour acheter des bouquets de corsages aux débutantes ou pour louer des habits noirs...

J'aurais mille choses à te raconter, mais je vais en garder pour la prochaine.

Tu parlais de Félix Leclerc. — Oui, je le connais. Il demeure (quand il n'est pas en France), près de chez mon frère Pierre, à Vaudreuil. Je l'ai aidé à semer des pommes de terre dans son jardin, il y a deux ans (avant qu'il ne soit riche). C'est un type épatant. Il vivait dans sa petite maison, au bord de l'eau, avec ses chiens qui comprenaient tout ce qu'il leur disait. Un vrai poète. C'est curieux qu'il se soit fait connaî-

tre par ses chansons. Voilà 15 ans qu'il publie des romans, des poèmes, des pièces... Quelquefois il chantait ses petites chansons, pour un groupe d'amis. J'ai passé toute une nuit à l'écouter, chez lui... Mais jamais nous ne pensions qu'il ferait son succès avec ça.

Je crois que c'est assez, *what do you say*.

Tout le monde ici se porte bien. Savais-tu que ma sœur Monique s'était mariée? (Contre une de nos vedettes de la radio et du théâtre justement).

Salutations amicales à tes parents et à la jolie guirlande que forment tes sœurs...

Excuse, s.v.p. le clavigraphie et l'orthographe.

SYLVAIN (GARNEAU)

N.D.L.R. — Cette lettre (écrite en 1952), trouvée dans les documents de Sylvain Garneau, n'a jamais été envoyée à la destinataire — une amie d'enfance que le poète n'avait pas revue depuis 1939.



Une semaine environ avant sa mort, Sylvain Garneau avait accepté avec joie de collaborer à chacun des numéros d'Amérique Française. La revue avait publié ses premiers vers et ses tout premiers poèmes en prose. Pour ceux qui suivaient, émerveillés, le développement de son œuvre, nous publierons cette année, au cours des six numéros, des témoignages, des études, et autant que cela se pourra, des inédits de Sylvain Garneau, poète canadien, mort accidentellement à vingt-trois ans, au début d'octobre 1953.

SYLVAIN GARNEAU

On se connaissait depuis longtemps mais nous étions « vrais amis » depuis peu. C'est une chanson qui nous lia, une chanson qui lui plut. Par la suite, à mieux le connaître, je découvris un Sylvain qui sous une allure de grand garçon, sûr de lui, était embourbé comme tout le monde dans une vie dont il avait peur. Ce fut, je crois, ma plus grande surprise... il avait l'air si sûr de lui, ce Sylvain, tout lui semblait si facile, partout on le regardait comme un grand bonhomme !

Mais cela ne lui suffisait pas. Quelques fois, même, il m'avoua qu'il se sentait peu apprécié. Il n'était pas content de lui... pourtant, déjà à vingt ans, il était publié et « lu ». Quelques fois dans les journaux qui venaient de Belgique et de France, il retrouvait ses poèmes, mais cela ne lui suffisait pas. Il aurait voulu... quoi ! peut-être, être un autre ? Un ami trouve les mots, dit-on, mais pour Sylvain il n'y avait pas de mots ou presque pas, il les connaissait tous. Tout ce qu'on pouvait lui dire, il le savait, et surtout il avait l'air si heureux et si tranquille que bien peu de gens s'arrêtaient pour lui parler, lui parler comme il aurait voulu. Il avait le mal de sa jeunesse, la jeunesse qui se cherche. Les années auraient tout arrangé, mais voilà. Et nous aurions vu un Sylvain heureux, content, un Sylvain qui, en plus d'écrire des poèmes, aurait écrit des contes, des romans, comme il le voulait tant, un Sylvain qui avec de l'argent tombé... de je ne sais où, aurait pu voyager comme il voulait et vivre libre. L'avenir était si riche, mais le temps fut trop avare.

Mais quelque part dans les bibliothèques, il y a un *Trouble-Fête* et un *Objets trouvés*, qui, le soir, dans un coin du salon, feront la joie d'un étudiant qui rêve ou d'un monsieur qui cherche sa jeunesse. On t'aimait bien, mon vieux Sylvain !

RAYMOND LÉVESQUE

Du côté de chez Besner

par

PHILIPPE LA FERRIÈRE

En France, les peintres atteignent, depuis quelques décades, à une grande popularité. Dans certaines villes, notamment à Paris, les musées ou salles d'expositions se multiplient pour répondre à la diversité de l'art contemporain. D'innombrables petites expositions, dans des cercles ou des galeries privées, ont lieu en marge des grandes expositions officielles. Elles représentent, durant l'année, l'œuvre d'un artiste ou d'un groupe. Il est des rues, où se trouve localisé le commerce de la peinture ; des vitrines de magasins sont de véritables galeries de tableaux.

Mais une exposition permanente d'œuvres d'artistes dans les locaux d'une pharmacie, voilà de quoi faire rêver au pays de Québec. Pourtant le fait est là, il suffit d'entrer à la Pharmacie ARMAND BESNER, sise à l'angle des rues Saint-Denis et Jean-Talon, pour s'en convaincre.

La première fois que je pénétrai dans cette boutique dont les vitrines extérieures sont remarquables, je fus intéressé par son aspect général révélant une es-

thétique moderne encore peu répandue dans nos établissements de commerce.

— C'est l'œuvre de l'architecte Elio Vincelli, crut devoir préciser le propriétaire de la pharmacie.

— Vincelli? je le connais de réputation, lui répondis-je. D'aucuns ont pu admirer ses réalisations architecturales récentes, à Montréal et dans la banlieue. Je sais qu'il a construit trois motels dont le style, à la fois élégant, sobre et pratique, sont des modèles du genre. Cet architecte a su garder dans ses compositions, lesquelles ne manquent sûrement pas d'originalité, le caractère propre à l'architecture canadienne. Je n'ignore pas non plus que la devanture de votre pharmacie a été reproduite dans le *TIMES MAGAZINE*, fait sans précédent dans l'histoire de cette revue américaine qui, jusqu'alors s'intéressait plutôt aux progrès de l'architecture aux États-Unis.

Mon interlocuteur qui n'était autre que M. Armand Besner, me fit faire le tour du propriétaire. À mon grand étonnement la cloison en verre ondulé dissimu-

lant le laboratoire, se trouvait littéralement couverte de tableaux représentant des paysages, quelques natures mortes et un portrait.

— Tous les mois, me dit-il, des œuvres d'un artiste canadien prennent la vedette sur les cimaises de cette verrière.

Ce jour-là, Francesco Iacurto était à l'honneur.

Comme je m'entretenais avec Monsieur Besner, un éclat de rire fusa dans une salle attenante au laboratoire. C'était Ovila Légaré dont la verve intarissable faisait, ce soir-là, les frais de la conversation. Pince-sans-rire, que le Folklore canadien a marqué d'une façon indélébile, le célèbre comédien est un familier de la pharmacie où il fait de courtes apparitions entre deux sketches à Radio-Canada.

Je tombais à pic, c'était l'heure de la réunion du *Cénacle*. Monsieur Besner en profita pour me présenter à ses amis, la plupart peintres de carrière. Comme mon ami Iacurto venait d'arriver, je fus tout de suite à l'aise parmi ces artistes.

— Tu viendras avec nous, demain après-midi, prononça-t-il, nous irons peindre à Saint-Eustache. J'ai découvert, l'autre jour, un charmant petit coin. Rien n'y manque : rideaux d'arbres échevelés, vieille cambuse reflétant sa silhouette dans un étang rempli de nénuphars, charrette dont les bras levés semblent

intercéder le Ciel comme pour lui demander, au nom de son propriétaire, un peu d'eau pour ses céréales.

UN ATELIER DE FORTUNE

Tel est le programme d'Armand Besner et de ses amis, pendant la saison estivale. Quand la température est défavorable aux excursions hors de Montréal, le *Cénacle* se réunit, croyez-le ou non, dans une cave. Parmi les caisses de produits pharmaceutiques, les ballots et d'innombrables cartons, des chevalets se dressent au petit bonheur. Chacun pose à tour de rôle. Sur l'estrade inondée de lumière, le modèle devient, on s'en doute un peu, la cible de plaisanteries plus ou moins piquantes, divertissement anodin, bien sûr, mais fréquent dans les ateliers où les rapins travaillent en groupe et sans être assujettis à la férule d'un professeur.

Mais le travail n'est pas, pour si peu, négligé. Tandis que Iacurto, soucieux avant tout de dessin, soigne son esquisse au fusain, Umberto Bruni attaque avec ses pinceaux et Louis Ramaut étudie la caractéristique du modèle. De son côté, Guiseppe Fiore, un jeune peintre de talent récemment arrivé de Naples, où il a étudié à l'Académie des Beaux-Arts, ne ménage pas les empâtements, choisissant de préférence les ocre. Quant à Besner,

observant les règles fondamentales de l'art du dessin, il soigne, *lentement, pas vite*, sa mise en page.

Rarement ces réunions se terminent-elles sans que s'élève, à propos d'un article de revue, quand ce n'est pas à la suite d'un discours entendu à la *Radio*, où des critiques improvisés font bon marché des maîtres anciens, quelques dissertations sur l'art moderne, l'art abstrait, ou l'art tout court. La querelle des anciens et des modernes revient souvent sur le tapis. Lucien Boyer, un membre du *Cénacle*, ne craint pas d'affirmer son profond esprit catholique dans sa critique de la modernité :

— Ceux qui sont épris de l'art, dit-il, s'attachent de préférence à son histoire. Le philosophe commence par constater la réalité du Beau telle que le bon sens la proclame. Il part de la conscience que nous avons de cette réalité pour définir le Beau lui-même et en démontrer ensuite la finalité divine.

Les exemples sur lesquels Armand Besner s'appuie pour prouver combien le professeur Boyer a raison, sont généralement tirés des chefs-d'œuvre de la peinture. Très souvent, il s'autorise d'opinions diverses empruntées à l'histoire, à la légende et même aux dires traditionnels des artistes célèbres. La plupart de ses citations sont extraites de leurs

écrits ou des livres des esthéticiens et des critiques.

— Les enfants ont un goût naturel pour le dessin, dit un soir, Francesco Iacurto, mais l'école sait-elle utiliser ce penchant, cette force intérieure ?

— Autrefois, répliqua Umberto Bruni, professeur de fresques à l'École des Beaux-Arts, l'enseignement du dessin laissait très peu d'initiative à l'enfant. Aujourd'hui, on lui abandonne la bride sur le cou et l'on encourage le développement de son goût du fantastique et du mystérieux.

Comme Iacurto esquissait un geste de protestation :

— Certes, poursuit le professeur, et je suis le premier à le reconnaître, le rôle de l'école est de faire apprendre un certain nombre de notions essentielles. Mais elle doit aussi développer les richesses virtuelles des jeunes êtres qui lui sont confiés.

— L'école, affirma à son tour, Armand Besner, doit s'attacher avant tout, à la recherche de la vérité, développer chez l'élève le culte de la beauté.

Besner est un grand liseur et rien de ce qui touche l'art, qu'il s'agisse de peinture, de sculpture ou simplement de décoration murale, ne le laisse indifférent. Pour se tenir à la page, il lit un tas de revues littéraires, artistiques et scientifiques. Aussi s'empressa-t-il, ce soir-là, de nous

citer, textuellement, l'opinion de Paul Gay, dont il avait en mains un petit traité sur *La peinture à l'école*.

— « L'apparition, la généralisation et la perfection croissante de la reproduction en couleurs des œuvres de maîtres constitue bien une révolution que l'on subit, et qui, bon gré, mal gré, impose une révision d'un certain nombre de principes et concepts aussi vénérables qu'ils aient pu paraître jusqu'à ce jour. »

— La peinture doit d'abord exprimer une individualité, ajoute Besner, c'est pourquoi j'admire la façon de peindre d'un Marc-Aurèle Fortin, pour ne citer que celui-là.

Et pour prouver le bien-fondé de ce qu'il considère comme un axiome en peinture, notre aimable hôte poursuit sa lecture :

— « Quel que soit le sujet traité et le but visé, le peintre affirme sa façon à lui de le voir et sa manière de l'atteindre. Ce qui rend impossible toute véritable copie d'une œuvre de qualité, c'est précisément cette affirmation de soi-même, fruit d'une sensibilité exclusive. Peut-on, dans ces conditions, enseigner la peinture ? Non, mais le métier de peindre. »

— Ce n'est pas le métier de peintre qui intéresse, souligne Louis Ramaut, mais bien ce que l'artiste nous révèle.

Ce soir-là, Iacurto mit fin à l'entretien, par une de ces boutades qui lui sont familières :

— Certains professeurs refusent d'enseigner le dessin parce qu'ils ne savent pas dessiner eux-mêmes.

Du côté de chez Besner, on ne fait pas grand bruit les jours de vernissage. Les salonnards, les messieurs de la presse et les marchands de tableaux, pas plus d'ailleurs que les philistins, n'y sont invités. Point de cocktails ni de rapports aux journaux. Quand la cloison de verre et les cimaises du bureau d'*Armand*, s'ornent de nouveaux tableaux, on déguste, entre intimes, un vieil armagnac dont notre hôte fait les frais. Et la soirée se termine *Chez Lindy's*, où à défaut de nids d'hirondelles et d'ailerons de requin, on nous sert, comme mets chinois, un délicieux *Chicken Chow-Mein Cantonese*, sorte de bouillabaisse composée de crevettes, avec champignons, et languettes de poulet, relevée de nouilles de céleri, de noix et de brocoli, le tout baignant dans une sauce chinoise.

Mon ami Pierre Villani, un fervent du *Cénacle*, tout en affichant son scepticisme en matière d'art moderne, semble préférer aux savantes dissertations d'un Boyer, quelques propos gastronomiques. « La gastronomie », répète-t-il sans cesse, « est un art

que seuls les pays civilisés connaissent. » Pour s'en convaincre, il suffit de l'entendre énumérer quelques recettes dignes d'un Curnonsky. Aussi quand on lui propose de nous accompagner au restaurant, cet épicurien répond-il invariablement : « *Lucullus dîne chez Lucullus.* »

ARMAND BESNER

De taille moyenne et d'une élégance aristocratique, Armand Besner offre toutes les caractéristiques d'un gentilhomme. D'une politesse exquise, celle du cœur, la seule qui ne soit pas conventionnelle et qui demeure, en ce siècle de laisser-aller et de « je m'en foutisme », l'apanage d'un homme bien né, il joint à la délicatesse de sentiments une discrétion qui n'a d'égale qu'une affabilité ne se démentant jamais.

L'art est pour lui, une voie spirituelle. Ce dilettante s'intéresse à toutes ses manifestations, sous quelques formes qu'elles se présentent. Il possède à son domicile, des potiches de valeur dont un magnifique cloisonné, des statuettes de bronze et de marbre ainsi qu'une collection de tableaux que bien des amateurs de peintures pourraient lui envier.

Parmi les nombreuses toiles ornant les murs, on trouve un délicieux Franchère, représentant une tête d'enfant d'une admirable facture ; deux Suzor-Côté,

un Horatio Walker, un Fortin, où l'on voit une vieille maison du boulevard Gouin, encadrée d'arbres majestueux comme seul Marc-Aurèle sait les peindre. Viennent ensuite un Pilot, trois ou quatre Iacurto, dont une scène du Marché Champlain de Québec qui, à mon sens, est l'une des meilleures compositions de ce peintre.

Cette galerie comprend également deux Bruni, un Émile Vézina, un Louis Ramaut, un Adrien Hébert, ancienne manière ; puis un Perrigard, un Giunta ainsi qu'un crayon du célèbre caricaturiste que fut Henri Julien.

Cette nomenclature ne serait pas complète si j'omettais d'intéressants travaux exécutés par des artistes ayant, autrefois, fait partie des *Peintres de la Montée Saint-Michel*.

— Ils étaient au nombre de dix, précisa Armand Besner.

Dans le vivoir, où il a groupé leurs tableaux, il me fit voir des œuvres de Paul Pépin, A. E. Martel, O. Léger, Saint-Aubin, J. Jutras, Narcisse Poirier et J. O. Legault. Il m'expliqua la technique de chacun de ces ouvrages, puis dans quelle circonstance il en avait fait l'acquisition.

Cet amateur d'art, désireux d'accéder à une parfaite compréhension des œuvres qui lui sont offertes, cherche d'abord de sai-

sir, à la fois par la raison et par la vue, les éléments qui confèrent à un tableau une signification et une séduction durables. C'est ainsi que chacune de ses critiques s'accompagne d'un commentaire intelligent et dont les jeunes artistes de son entourage font leur profit.

Au risque de mettre à l'épreuve sa modestie proverbiale, qu'il me soit permis de signaler, en passant, que ce mécène possède de nombreux pastels qui dorment dans ses cartons, Dieu sait pourquoi ! Armand Besner pourrait devenir, s'il s'avisait un jour, de se consacrer entièrement à son art, un excellent peintre.

C'est dans des évocations de la vie champêtre que devrait alors s'extérioriser sa personnalité. Ses œuvres témoignent déjà d'un grand souci de vérité, et d'un réalisme trahissant ses origines. Besner ne cherche pas à créer, il traduit simplement tout en se laissant emporter par un rêve intérieur et une imagination dont la sensibilité est tempérée par une saine raison.

Besner possède ses théories sur l'esthétique. Contrairement à ceux qui pontifient, il ne fait montre d'aucun pédantisme.

Selon lui, le but suprême de l'art n'est pas la solution des problèmes de style, mais l'expression d'une âme et

d'un monde. En cela il rejoint Rodolphe Duguay et tant d'autres peintres dont la qualité dominante est la sincérité. Besner exprime, dans ses tableaux, l'âme du terroir, qui lui rappelle, sans doute, la fraîcheur des visions de son enfance, écoulée à St-Clet, d'où il est natif.

OZIAS LEDUC

Au cours d'un entretien sur nos peintres les plus célèbres, Besner me raconta une visite qu'il fit, l'été dernier, chez Ozias Leduc, à St-Hilaire :

— Il vit en reclus, m'a-t-il dit, et ne reçoit que des amis. Malheureusement, pour les collectionneurs de tableaux, Leduc garde jalousement pour lui ses ouvrages. C'est en vain que je lui ai manifesté le désir d'acquérir une de ses toiles, voire une simple pochade, ou encore la plus petite esquisse, le peintre demeura irréductible. Et, pour ne point me désobliger, il prétextait n'avoir plus rien à vendre, ni à donner.

Armand Besner n'en rapporta pas moins de cette visite à l'atelier de St-Hilaire, l'impression d'avoir connu un grand peintre dont il évoque, avec émotion, la charmante et cordiale hospitalité.

A propos de St-Hilaire, cela me rappelle un ancien pharmacien, Wilfrid Lecours, aujourd'hui dé-

cédé. Lecours fut l'un des fondateurs du Cercle Universitaire de Montréal. Il possédait une villa à Beloeil, connue sous le nom de *l'Habitation*. Elle était fréquentée, à l'époque, par des artistes, des écrivains et des musiciens. Wilfrid Lecours tenait maison ouverte et l'on voyait, réunis à sa table, R. de la Roque-brune, Marcel Dugas, les frères Henri et Adrien Hébert, Léo-Pol Morin, Ozias Leduc, Franchère, Clarence Gagnon, ainsi que d'autres personnalités du monde artistique et littéraire.

Dans le but d'encourager les arts dans notre province, Wilfrid Lecours avait créé un cercle d'amis où chacun s'engageait de faire l'acquisition, au moins une fois l'an, d'une toile signée d'un artiste Canadien. C'est ainsi que sa fille, Jeanne Lecours, devenue plus tard ma belle-sœur, possède aujourd'hui une collection de tableaux fort intéressants. Dans son salon de l'avenue Murray, à Québec, se trouvent réunis plusieurs peintures d'Ozias Leduc, deux ou trois Franchère, dont une très belle marine, des Adrien Hébert, un Clarence Gagnon, quelques Suzor-Côté et l'une des plus belles toiles de Marc-Aurèle Fortin.¹

Nous retrouvons, du côté de CHEZ BESNER, le même esprit de philanthropie et de collaboration. Les membres de notre *cénacle* ne se sont-ils pas engagés à faire, tous les six mois, l'acquisition d'une toile due au pinceau d'un artiste canadien? Plus de trente tableaux ont été ainsi achetés depuis quatre ans. Parmi ceux qui observent à la lettre cet engagement, je tiens à mentionner Armand Besner et son frère Anatole, l'architecte Elio Vincelli le Dr Jean Marion, le professeur Raoul Renaud, le Dr L. V. Laroche, Pierre Villani et le professeur Lucien Boyer. Pour ma part, je possède des Bruni, plusieurs Ramaut, des Fiore et un Iacurto, sans compter une vingtaine de tableaux, œuvres d'artistes étrangers ainsi qu'une toile de Franchère dont l'acquisition est toute récente.

Ne convient-il pas, ici, de rendre hommage à l'esprit d'entreprise et, disons-le sans marchander, à l'esprit philanthropique d'Armand Besner? En accordant dans sa pharmacie même, l'hospitalité aux artistes de chez nous, n'a-t-il pas établi un contact direct et permanent entre eux et

1. Madame Louis La Ferrière (Jeanne Lecours) a été approchée récemment par le Conservateur du Musée provincial qui lui a exprimé le désir d'acheter ce FORTIN dans le but de l'offrir, au nom du Gouvernement, à l'Ambassade du Canada à Paris.

le grand public? On ne saurait trop louer cette initiative personnelle et dont l'unique but est d'encourager la diffusion d'œuvres du terroir.

C'est pourquoi, m'autorisant

d'une solide et déjà vieille amitié qui me lie à Armand Besner, je tenais à faire connaître aux lecteurs de la revue AMÉRIQUE FRANÇAISE, le geste désintéressé d'un amateur d'art.



LA CATASTROPHE HUMAINE

*Les reptiles de leurs nids
font briller le soleil
dans les yeux
malicieux.
Les oiseaux sans ailes
aux cœurs naïfs
tomberont de leurs gîtes,
Les tombeaux
et gouffres
ne seront plus vides.
Il y aura bientôt
des cris perçants
et des pleurs avides.*

ALAN HORIC

SOUVENIRS

(suite)

par

HENRIETTE TASSÉ

A neuf ans, je fis ma première communion au couvent d'Hochelaga ; j'en ai gardé un souvenir inoubliable. On s'approchait de la Sainte Table au son d'un beau cantique, *Le ciel a visité la terre*. Il est toujours plus impressionnant de recevoir ce sacrement dans un couvent. Mes compagnes étaient Thérèse de Salaberry, mère de la générale Vanier ; Hermine de Rouville, Alice de Labryère et Marie-Louise Sicotte, qui épousa M. Henri Labelle, et j'ai oublié le nom des autres. Les deux sœurs de cette dernière, Mme Starnes et la générale Labelle étaient aussi pensionnaires au couvent d'Hochelaga. Parmi les autres pensionnaires, il y avait Marie de Boucherville, mère de Marie Maréchal, aujourd'hui Mme Langevin ; les filles du juge Wurtele, les demoiselles

Tourville, Auger, Laberge, les filles de Lady Lacoste, Marie Masson, qui épousa le docteur de Lotbinière Harwood (la mère de Marie avait épousé en secondes noces le juge Taschereau) ; et Béatrice LaPalme, qui devint une de nos plus célèbres chanteuses. Il y avait plusieurs Américaines dont quelques-unes se convertirent durant leur séjour au couvent ; entre autres Bertha Harris, qui devint Mme Dupuis.

Après deux ans de pensionnat au couvent d'Hochelaga, mes parents allèrent habiter, à Sainte-Foye, près de Québec, une grande maison située près du monument des Braves. Il y avait un grand jardin, une serre où, parmi les fleurs, vivaient des serins, des perruches et des poissons rouges ; mon père s'occupait lui-même des plantes. En ouvrant la porte de la maison, on apercevait, à

travers une porte vitrée au bout du passage, la serre avec sa magie de couleurs.

Nous avions cinq chevaux, et lorsque grand-papa Lionais venait nous voir, il refusait de monter dans une de nos voitures, parce qu'il y avait deux cochers en livrée. Il n'aimait pas l'ostentation et n'a jamais voulu que son cocher ait des boutons dorés sur sa livrée ; l'hiver, il ne permettait qu'un casque, un collet et des mitaines en mouton de Perse noir.

Ce fut pour moi un grand chagrin lorsqu'on me conduisit au couvent de Sillery. Il me fallait quitter de nouveau mes parents et mes frères ; et puis, aussi, les chevaux, les chiens, les chats et les six poulets que j'avais apprivoisés, qui me suivaient partout lorsque je sortais dans le jardin, qui se perchaient sur mes épaules et mes bras. Après mon départ, on dut tuer les six poulets, car ils me cherchaient partout et pénétraient dans la maison lorsqu'ils voyaient une porte ouverte. Un coq Bantam était le favori de la cuisinière et passait son temps à la cuisine, les autres volailles ne l'intéressaient pas.

J'eus une compensation en arrivant au couvent de Sillery : il y avait là un âne, pour l'usage des élèves ; celle qui pouvait l'atteler avait le privilège de le conduire et d'amener les compagnes qui lui plaisaient. Or l'âne, qui s'était reposé tout l'été, ne

voulait plus se laisser harnacher et toutes le craignaient. Je n'avais que neuf ans, mais j'étais habituée aux chevaux ; je savais que, de cet animal, on n'obtient rien par la douceur. Comme il voulait ruer et me mordre, je saisis un bâton et lui administrai une volée de coups, ce qui le calma aussitôt. Etant la seule qui pouvait l'atteler, les élèves, même les grandes, me donnaient des friandises pour pouvoir monter dans la voiture. Un jour, je sortis du terrain du couvent, histoire de faire une ballade sur le Chemin Saint-Louis. Les religieuses voulurent me punir, mais je leur dis que c'était l'âne qui m'avait conduite ; comme on le savait entêté, on me crut. Voilà un mensonge que je ne regrette pas. Le couvent, situé dans un endroit pittoresque, avait des jardins immenses, et je me plaisais chez ces religieuses françaises. Mais maman trouvait que les élèves jouissaient de trop de liberté ; c'est pourquoi je fus mise chez les Ursulines : la prison après les grands espaces de Sillery.

La nourriture était peu abondante ; pour dessert, on nous servait trois pruneaux ou deux bâtons de sucre d'orge trop souvent. Je fis de l'anémie, ce qui me causa des furoncles à chaque doigt et un anthrax à la cuisse. J'étais trop pudibonde pour le dire aux religieuses, qui étaient comme des étrangères pour les élèves. Un jour, en

classe, la maîtresse me dit : « Henriette, tenez-vous droit sur votre chaise », ce qui m'était impossible, car l'enflure et la douleur m'en empêchaient. Alors elle me prit par les deux épaules et m'assit de force sur ma chaise. Le sang et le pus jaillirent sous la pression et la douleur fut si forte que je souffletai la religieuse et ce fut une course éperdue, moi sautant d'un pupitre à l'autre ; et comme la religieuse ne pouvait en faire autant à cause de sa longue robe, elle ne put me rejoindre. Les élèves m'amènèrent à l'infirmerie ; l'on fit venir le médecin, qui ne se gêna pas pour reprocher aux religieuses leur cruauté.

On nous faisait laver nos couteaux et fourchettes dans une petite chaudière dont l'eau était presque froide, ce qui m'écœurerait. Je ne buvais ni thé, ni café, maman ne nous le permettait pas avant l'âge de seize ans. Comme on ne me donnait pas de lait, que je ne mangeais pas de viande et qu'on ne nous servait ni fruits, ni légumes à part des carottes et des navets, à ce régime, rien d'étonnant que ma santé laissât à désirer. Pourtant, je n'avais jamais été malade, puisque je fus exemptée de toutes les maladies qui s'attaquent à l'enfance.

Un jour, une élève beaucoup plus âgée que moi — car je n'avais que neuf ans — et dont je n'ai jamais oublié l'air vul-

gaire, me dit : « Ce ne sont pas les sauvages qui emportent les bébés. » Un instinct de protection me fit m'éloigner d'elle aussitôt sans dire un mot. Cette élève, de crainte que j'avertisse la religieuse chargée du petit cours, rapporta que j'avais dit des choses contre la pureté. La religieuse, sans m'interroger, m'enferma seule, le soir pendant le souper, dans une aile de la bâtisse qui était séparée des autres par des portes de fer. Ces portes étaient si lourdes qu'on ne pouvait les ouvrir facilement. Cela était suffisant, si j'eusse été peureuse, pour me donner une crise de nerfs ; mais le lendemain, on m'envoya me confesser au chapelain, qui était alors M. Lemoyne. Il me demanda si j'avais dit des choses contre la pureté. Je répondis : « Je n'en sais rien, je n'ai rien dit. »

Ce que j'ai appris pendant les dix-huit mois que je passai dans cette prison, où les religieuses me semblaient des geoliers, ne s'est pas gravé dans ma mémoire. Pourtant, j'ai eu tous les premiers prix de ma classe, quoique les autres élèves fussent plus âgées que moi. Je passais pour un phénomène, parce que je parlais l'anglais couramment.

Nous prenions nos récréations dans des cours où les murs ne laissaient apercevoir que le firmament. Voilà les seuls souvenirs que j'ai gardés du monastère des Ursulines de Québec. Quel-

le différence avec mon séjour au couvent d'Hochelaga, où les religieuses étaient si affables, où l'enseignement se faisait d'une façon plus intelligente puisque je n'ai rien oublié de ce que j'y ai appris.

Au couvent d'Hochelaga, il y avait de grands parcs ombragés où les élèves prenaient leurs ébats. Les terrains s'étendaient jusqu'à la rue Sherbrooke où il y avait un bois ; l'automne et le printemps, nous y allions en pique-nique ; cela faisait une marche et les provisions suivaient en voiture. Ces pique-niques étaient le grand attrait de l'année. Je ne mangeais pas de viande, seulement de la sauce ; mais je compensais cela avec les desserts qu'on nous servait en quantité. Nous avions même des desserts à la crème, et, le printemps, on nous régalaient avec des œufs cuits dans le sirop d'érable.

Lors du premier grand carnaval où il y eut un palais de glace, la supérieure avait défendu aux élèves de s'absenter du couvent. Papa, n'étant pas au courant, m'envoya chercher par mon frère aîné ; mais je refusai, parce que les élèves qui seraient sorties pour l'occasion n'auraient pu retourner au couvent. Je préférerai finir mon cours dont j'ai gardé un si bon souvenir. Cela prouve mon attachement à ce couvent et mon amour de l'étude. Mon seul ennui était de me lever avant six heures du matin. Alfred Binet

dit qu'il est cruel de faire lever des enfants de sept ans avant sept heures. Aussi, tous les matins, des élèves perdaient connaissance ; quant à moi, j'avais des étourdissements et je devais m'asseoir. Je pense que maintenant on n'oblige plus les élèves des couvents à se lever aussi à bonne heure.

Ayant une cousine religieuse, j'étais privilégiée, car elle m'amenait souvent dans les jardins potagers et à l'écurie lorsqu'il y avait des petits chiens et des chatons. Un jour, je pris un gros chat noir qui rôdait dans notre cour et je le mis dans le pupitre d'une élève qui avait peur des chats. Comme on avait enlevé, ce jour-là, les encriers pour les remplir, la queue du chat sortit par l'ouverture. Elisa Saint-Denis, car c'était elle, poussa un cri désespéré, ce qui désorganisa le cours d'étude. On ne sut jamais qui avait joué ce tour. L'enfance est cruelle parce qu'elle ignore que des enfants puissent avoir réellement peur d'un chat ou d'un animal domestique. Cette élève, à notre sortie du couvent, devint ma meilleure amie ; elle épousa le docteur Merrill Desaulniers et mourut d'une césarienne à son premier enfant. Le docteur, lors de son second mariage, devint un de mes bons amis, ainsi que sa seconde femme.

Un jour, on costuma Marie de Boucherville en dame qui demanda la supérieure sous prétexte de

faire l'entrée de sa fille, figurée par une des petites. Mère Sco-lastique, qui était sa parente, étant une de Rouville, ne la reconnut pas. Une autre religieuse, Sœur Laura, qui fut ma maîtresse du second cours, était une de Salaberry. Elle fut plus tard supérieure à l'Académie Cherrier, alors que ma fillette, Jeanne, commença son cours d'étude, qu'elle continua au couvent d'Hochelaga.

Je faisais rouler des marbres dans le dortoir, ce qui troublait le silence de la nuit ; ou bien je mettais du poivre rouge sous les lits et c'était un concert d'éternuements. Une autre fois, les graduées — qui étaient du complot — et moi, nous avions cousu en différents endroits la robe de nuit d'une religieuse, qui se couchait toujours tard. La religieuse, voulant enfiler sa robe de nuit, en fut empêchée par la couture à la taille, et elle dut rallumer sa chandelle. Ayant défait cette première couture, elle souffla sa chandelle ; mais, rendu au cou, nouvelle couture ! Elle ralluma de nouveau sa chandelle pour faire le même travail, tout en grommelant, ce qui nous amusait follement. Mais il y avait encore une autre couture aux poignets : c'est dire que tout cela prit du temps et que sa patience fut poussée à bout. Le lendemain, on questionna les élèves, et on finit par découvrir les coupables. On voulut priver

les graduées de leur médaille ; quant à moi, n'ayant que quatorze ans et n'étant que dans le cours sous-gradué, je n'eus pas les mêmes affres que les autres à traverser.

Une élève nous ennuyait souvent si nous avions des bonbons ; je résolus de la guérir de sa gourmandise. Il y a un purgatif sous forme de chocolats que je réussis à me procurer à l'infirmerie ; je lui en offris plusieurs qu'elle se hâta de manger, ce qui lui valut une purgation plutôt énergique et la rendit bien malade.

Lors des examens, M. Caisse, le chapelain, questionnait les élèves lui-même, pour se rendre compte si elles apprenaient avec intelligence. Un jour, il demanda à une élève : « Vite, Juliette, quel est le féminin de génie ? Elle répondit : « *Génisse* » ce qui mit la classe en joie.

Dans ma classe, il y avait une des jeunes filles de M. Archambault, principal de l'École du Plateau ; elle s'appelait Annonciade, mais n'annonçait pas grand chose. Elle confondait souvent la leçon de botanique avec celle de l'histoire naturelle, qui alternaient. Un jour, c'était l'une, et le lendemain, c'était l'autre. A la leçon de botanique, la maîtresse apportait soit une fleur, soit une feuille pour qu'on l'analyse. Ce jour-là, c'était une fleur :

— Annonciade, dites-moi, à

quelle espèce appartient cette fleur ?

— Cétacée, ma soeur, dit-elle d'un air ennuyé.

— Impertinente, passez la porte !

Annonciade avait confondu l'espèce des baleines avec celle d'une fleur. L'élève fut punie sans savoir pourquoi, et la religieuse était sous l'impression qu'Annonciade avait voulu dire « J'en ai assez de la leçon ». Il ne fut pas question de poursuivre la classe, tant nous avions le fou rire, et il fallut convaincre la maîtresse que l'élève était, sans le mériter, punie pour son ignorance.

Pendant sept ans, j'ai remporté tous les premiers prix de mes

classes à part celui de la rédaction qui était mon cauchemar. Il est vrai que je n'avais que quatorze ans, lorsque je quittai avec regret le couvent, car je n'ai pu faire mon cours gradué, ma mère étant malade. C'est l'année la plus intéressante, car on y fait des expériences de physique et de chimie ; on nous donne des notions d'astronomie et les élèves de ce cours montaient sur le toit avec un télescope les soirs de clair de lune. Je fis un peu d'histoire de la philosophie, ce qui me donna le goût de l'étudier davantage ainsi que les sciences. Mais ce qui m'intéresse le plus maintenant est la biologie.

(à suivre)



FUITE DES TENEBRES

*L'oiseau ne volera pas,
l'enfant ne jouera pas,
et l'homme ne jouira plus
de liberté.*

*Quillons le foyer natal
pour les horizons libres,
ici la cage nous attend
et les tireurs
pour nous emprisonner
les ailes.*

ALAN HORIC

Un perroquet légataire et sa maîtresse

par

E. FABRE-SURVEYER
de la Société Royale

A la veille des vacances de Noël, la législature de Québec fut saisie d'un projet de loi peu banal. En juin 1949 mourait une dame qui avait fait, un peu moins de deux ans plus tôt, un testament notarié. Sa succession se composait d'obligations pour environ vingt mille dollars, et d'une maison portant le numéro 135 de l'avenue Pagnuelo, à Outremont, d'une valeur d'environ trente-cinq mille dollars, et dont « La Presse » du 21 janvier a publié la photographie. Elle donna ordre à son exécuteur testamentaire de donner la jouissance de l'immeuble à son neveu et d'en défrayer les charges à même les revenus des obligations, à la condition que son légataire assure logement confortable, sa vie durant, au perroquet de la testatrice. Si le légataire refuse le legs avec sa charge, sa femme, puis sa fille auront les mêmes droits et obligations. Qu'arrivera-t-il si le perroquet leur survit à tous? Je n'en suis pas sûr, mais la question ne se pose pas pour le moment. Les trois légataires demandent à la Législature d'adoucir pour eux une obligation devenue onéreuse, en permettant à l'exécuteur de vendre l'immeuble en question, et de loger le légataire et le perroquet dans une maison plus modeste et plus conforme aux revenus de la succession, ou de placer le produit de la vente suivant la loi et d'en donner le revenu au légataire durant la vie du perroquet.

Voilà pour la disposition soumise à la Législature. Quel en est l'auteur?

Il s'agit d'une loi concernant la succession de feu dame Mildred Grace Anderson, épouse de Laberge.

À la lecture de ce nom, le perroquet cessa de m'intéresser. Le nom de sa maîtresse avait éveillé en moi des souvenirs lointains.

Le premier mars 1895, vers dix heures du soir, un nommé Shortis, natif d'Irlande et arrivé quelques mois auparavant, après avoir habité à Montréal, une pension de la rue Berri, tuait, à Valleyfield, au moyen d'un revolver, dans les bureaux de la compagnie de coton, un nommé John Loye et un nommé Maxime Lebœuf. Si je ne me trompe, il ne fut poursuivi que pour le meurtre de Loye.

Mes souvenirs personnels de ce procès étant à peu près nuls, sauf en ce qui concerne ma rencontre fortuite avec Laberge (dont j'ignore le prénom), je les précise à l'aide du livre publié en 1896, « L'affaire Shortis » par feu C. A. Wilson, neveu et assistant de Me Saint-Pierre et mort juge. Sur Millie Anderson (c'est le seul nom que je lui connaisse) j'ai cherché à me renseigner auprès des deux seuls citoyens de Valleyfield que je croyais pouvoir m'éclairer. Ils ne l'ont pas fait et je ne veux donner aucune de mes suppositions comme une opinion motivée.

Après ce double meurtre, Millie Anderson entre en scène. Dans son résumé des débats, le juge Mathieu dit : « Après avoir été arrêté, le prisonnier a demandé la permission d'écrire une lettre à Millie Anderson. On ne voulait pas le laisser faire, mais quelqu'un écrivit la lettre pour lui, sous sa dictée, et à sa demande, on la remit à Mlle Anderson. La lettre est en ces termes :

Ma chère M... Téléphone à la maison Aticerre !! (?) Ne te tourmente pas si Bob parle mal, dis-lui de se mêler de ses affaires, ou je lui ferai payer cela. Envoie-moi Jack immédiatement. Je demeure avec affection,

B. Shortis.»

(C'est ainsi que le juge Mathieu traduit la lettre).

Shortis fut, naturellement, accusé de meurtre. La défense plaida folie, et une commission fut envoyée en Irlande pour prendre des témoignages sur l'état mental de l'accusé et de ses ascendants. A ces témoignages s'en ajoutent d'autres recueillis ici. Le procès eut lieu dans le vieux palais de Justice de Beauharnois (qui d'entre nous se

souvent d'y avoir plaidé?) et fut présidé par le juge Mathieu de Montréal. L'audience dura trois jours, les 29, 30, et 31 octobre 1895.

Shortis appartenait à une famille aisée d'Irlande, qui engagea pour lui les deux avocats d'assises les plus en vue de l'époque : Maîtres H. C. Saint-Pierre et J. N. Greenshields, frère aîné de l'ancien juge en chef, avec, pour préparer la cause, Me Geo. G. Foster (mort sénateur) qui jouait le rôle d'avoué (solicitor), ce qui explique que Me Saint-Pierre n'ait pas vu Mademoiselle Anderson avant le procès.¹

Voici ce qu'il en dit : « N'ayant jamais vu cette jeune fille avant le jour où elle fut appelée à l'audience pour rendre témoignage, j'éprouvais une sorte de crainte. Je m'étais figuré une jeune étourdie de vingt ans, au costume excentrique, aux manières évaporées, au langage irréféchi. Quelle ne fut pas ma surprise, Messieurs, au moment où le nom de mademoiselle Anderson fut appelé. Je vois apparaître une jeune fille vêtue de noir, calme, modeste et d'une dignité parfaite. »

Shortis et elle ne s'étaient connus que trois mois avant le meurtre. Mademoiselle Anderson habitait chez sa mère, avec un frère plus jeune que Shortis, qui fréquentait la maison, aidait, sans succès d'ailleurs, dans ses devoirs d'écolier. (C'était sans doute le père du légataire du perroquet). Le dossier ne fait rien voir d'anormal dans les relations des deux jeunes gens, bien que la défense eût intérêt à faire passer Shortis pour un dégénéré, et que Miss Anderson, pour sauver son ami de la potence, n'ait pas protesté contre des insinuations de ce genre.

La Couronne, habilement représentée par Me Donald MacMaster, C.R., mort siré, et député aux Communes anglaises, et Me. J. G. Laurendeau, de Beauharnois, obtint un verdict de coupable, mais la senten-

1. Me Saint-Pierre, bel avocat et chanteur agréable, inspirait souvent des boutades à Fréchette, son ami et admirateur. Je me rappelle celle-ci :

*Saint-Pierre, ce bon apâtre
Quoi qu'gardien du paradis
Ne dit pas de patenôtres
Et fait gras les vendredis.
En revanche, entre deux évêques,
Bien qu'il soit peu clérical
Il chante chez les Jésuites ;
Après tout, ça n'a fait pas d'mal.*

ce fut commuée en un emprisonnement pour la vie, à titre de lunatique criminel, au pénitencier de Saint-Vincent de Paul.

Il fut gracié, et remis en liberté. Il alla vivre à Toronto où il mourut, il y a trois ou quatre ans. Lorsque siégea la commission présidée par les juges Joseph Archambault et McRuer sur la réforme des pénitenciers, c'est lui qui, au dire de mon collègue, donna le témoignage le plus instructif. Un autre de mes collègues me signale qu'il a lu dernièrement le nom de Shortis dans un magazine de Toronto, « McLean's » ou « Saturday Night ». Je ne sais pas à quel propos.

Revenons à la dame au perroquet, sur laquelle mes renseignements sont minces. Je sais qu'elle épousa quelques années après l'affaire Shortis, un nommé Laberge, qui passait pour riche. Combien de temps dura cette union? Je ne sais. Elle quitta Valleyfield à une date que j'ignore, mais avant 1917. Dans ses dernières années, elle habitait Outremont, avenue Pagnuelo; sa maison avait des tentures sombres, et contenait des gravures représentant des châteaux d'Ecosse qu'elle prétendait appartenir à ses parents. Elle était charitable et donnait pour les œuvres catholiques comme pour les autres.

Retournons au perroquet. L'Assemblée législative l'a forcé à déménager. Le Conseil Législatif en a fait autant. Il n'a pas été appelé à parler, et n'était pas représenté.

Il n'en est pas ainsi partout, si l'on en juge par une expérience de mademoiselle (ou madame) Sorabji, avocate hindoue qui est venue au Canada il y a une vingtaine d'années.

Un jour, un ami l'appelle pour lui offrir une défense d'éléphant, je veux dire la défense d'un éléphant. Celui-ci, comme le perroquet, était un légataire. Il avait la propriété, ou l'usage, d'un terrain assez étendu pour qu'il puisse y prendre ses ébats. Malheureusement, son domaine était considérablement rétréci par les empiètements de son voisin.

— Et quel est ce voisin? demande l'avocate.

— Le prince... (vous me pardonnerez si j'oublie son nom).

— Et quel sera le juge?

— Le prince lui-même.

— Hum, ce sera difficile. Enfin...

L'avocate, après avoir étudié le dossier, entama les procédures. Quelques semaines plus tard (la justice est plus expéditive dans l'Inde que chez nous), on la convoquait à comparaître devant son juge, qui habitait un château à la campagne.

Elle entreprend le voyage, s'attendant bien à « monter une côte ».

Elle ne monte qu'un escalier. Au château, on l'introduit dans une grande salle carrée, de plain-pied, en face de la porte de laquelle était un escalier assez large, qu'on la pria de gravir.

Pendant son ascension, un chien descendit les marches en courant, pour venir à sa rencontre. Elle le caressa, et le chien monta les degrés avec elle.

Au sommet de l'escalier, le prince l'attendait. Il l'accueillit d'une façon charmante, et lui dit : « Madame, votre cause est gagnée. Votre client obtiendra ce qu'il réclame. » Madame Sorabji remercie le prince, redescend l'escalier, et s'en retourne chez elle.

Elle s'empresse de raconter son succès à l'ami qui lui avait confié le procès. Alors il lui demande :

— Avez-vous vu le chien du prince ?

— Oui, et il a été charmant, comme son maître. Il m'a accueilli joyeusement, et a monté avec moi les degrés de l'escalier.

— Alors, tout s'explique, dit l'ami. C'est lui qui rend les jugements du prince.

D'après ses biographes, un de nos premiers ministres aurait, lui aussi, pris conseil de son chien.

ROY ROYAL

Professeur de chant

et de

déclamation lyrique

1650 OUEST, RUE DORCHESTER

FITZROY 2674

Notes sur « Armes Blanches »

par

CLAUDE HÆFFELY

Justement au cœur de l'hiver, quand chacun est rappelé à tous moments au sens des réalités quotidiennes, Roland Giguère, qui a la chance d'écrire et d'imprimer des poèmes, nous invite à quelques instants d'attention. Si donc poésie signifie d'abord attente, besoin, amour, nous serons quelques-uns à lire les *Armes Blanches*.

Le titre est déjà une tentative de définition, sinon une prise de position. Les *Armes Blanches* sont l'image de la poésie présente qui lutte à armes inégales contre ceux qui veulent « réduire l'homme au silence ». Nous ne connaissons que trop bien les armes à feu et à sang, pour notre plus grand mal. Cette signification reste cependant extérieure mais nous en retrouverons le négatif, l'original si l'on peut dire, à la fin des *Images Apprivoisées*, dans ces quelques mots :

au centre parfait d'un corps
sans arêtes
le pistil
arme blanche des jardins menacés.

Et cela emportera les dernières hésitations de quelques-uns, puisque nous savons maintenant que ce titre n'est pas une banderolle plus ou moins revendicative, mais avant tout un mouvement organique qui colle au corps de chaque être humain.

Ceci dit, le lecteur attiré par ce titre, une couleur, un son, un mot, un nom, veut lire, veut voir, veut entrer dans les lieux et se rendre compte par lui-même. Dans ce désir bien nécessaire, la critique doit-il se faire tout petit? Le voilà transformé en guide, et il faut lui pardonner s'il n'indique pas tous les points sensibles de l'œuvre, s'il oublie parfois d'indiquer certaines directions, certaines optiques; la critique est difficile.

Déjà, dans *Yeux Fixes*, paru en 1951, Roland Giguère nous disait : « Mais il faut continuer. Toujours continuer. Continuellement. »

Le premier texte des *Armes Blanches* reprend, continue, développe cette volonté de vivre « envers et contre tous ». Mais

on trouve cette fois-ci une respiration dense et régulière, une sorte de calme jusque dans l'amertume, même dans ce pessimisme qui court en filigrane ou dans dans la pâte des mots, d'un bout à l'autre du recueil. Et alors :

*...nous nous sentions virus
plaies béantes
pus poison plaies
...quand certaines paroles ve-
naient pourrir
sur nos lèvres rouges et gercées.*

Non, décidément, le poète n'est plus un être délicat dont le seul plaisir serait de chanter le retour du printemps pour la distraction de personnes sur lesquelles pèse l'obsédant et froid visage de l'ennui.

*...nous nous sentions coupables
coupables et lourds
de tout le sang versé...*

La résistance s'organise, mais non pas défensive. Le poète invente et crée selon une ligne imaginaire qui devra un jour se confondre avec ce que l'on a coutume de nommer : la réalité. Les *Impossibles* durciront. Tous ceux qui se sont un instant brûlés à la poésie le savent.

*...nous commençons d'inventer un monde
avec les formes et les couleurs
que nous lui avions rêvées.*

Dans *Yeux Fixes*, il semble que Roland Giguère se soit laissé aller à un certain automatisme-anarchique ; peut-être « histoire de voir » comme il le disait lui-même. Pourquoi pas ? Chaque

poème reste une expérience. Les surréalistes sont passés un peu partout, le *Mouvement* n'est pas mort, et rien ne le remplace encore parce que c'était trop beau, trop fort pour notre époque ! Mais il est inutile de vouloir recommencer certaines expériences et copier des gestes qui en définitive nous condamneraient. Les jeunes poètes de cette génération se retrouvent donc seuls en face d'une écriture bouleversée qu'il faut reprendre et continuer. Lourd héritage en vérité.

Giguère tente ce détachement des influences initiales, pour retrouver en somme le rythme qui lui convient, recherchant en même temps avec amour ces premiers mots qui lui ont rendu la poésie essentielle. Et si l'on devine, si l'on sent encore au hasard des rencontres, certaines formes Eluardiennes, le navire est lancé, et cette fois-ci, de l'homme au poète il n'est plus de marges suffisantes pour ne pas les confondre.

Yeux Fixes posait un piège.

*...Je m'enlise. Et il faut bien
avouer que je m'enlise parce
que je veux m'enliser.*

Cela nous reconforte de faire connaissance avec des hommes qui ne veulent pas toujours avoir raison. C'est devenu si rare, si rare. Mais quelle est donc « cette courbe visible qui permet de se soutenir, de respirer, douce comme une oasis dont on caresse l'échine humide de ses doigts en flammes... » Giguère ne pouvait

pas tout nous dire ou ne voulait peut-être l'écrire encore.

Les *Images Apprivoisées* nous dévoilent certaines vues rapides et aiguës qui poussent l'homme à sortir de ses solitudes et de son indifférence inhumaine. Enfin, les *Armes Blanches* donnent le jour, mettent à vif et en contact un homme et une femme.

Cette présence nécessaire, sans cesse déchirée, souvent condamnée, la présence de la femme enfin remise à une place que l'on ajuste chaque jour ; ce n'est pas l'image facile de la tentation et du mal, mais au contraire la reprise d'un cours naturel qui se veut prolonger justement plus loin qu'un simple désir satisfait.

Les surréalistes, Eluard en particulier, nous avaient familiarisés avec cette image de l'amour humain. Roland Giguère la reprend et la développe pour sa propre édification. Ensuite il élargit le thème pour faire entrer dans cette danse des jours et des nuits, une foule d'objets qu'il tente de ranimer et de ramener lentement à la vie.

*...les heures coulent et la main
se resserre
sur la gorge d'un long ruisseau
mince filet de voix qu'il ne faut
pas briser
gorge chaude
mince filet de vie qu'il ne faut
pas broyer.*

Une lueur d'espoir se dégage. Point blanc à l'horizon. Malgré les pires défaites, ceux qui ont

accepté de continuer à vivre perçoivent au fond d'eux-mêmes ce point brillant et mouvant de l'espoir. Malgré ce retour :

*...la tempête faisait rage
et la neige nous entrainait dans la
poitrine...*

qui nous ramène brutalement au « climat » de son pays. Nous connaissons tous ces journées impitoyables des gens et des choses dressés les uns contre les autres, de ce poids d'indifférence et de glace qui pèse sur nos épaules et souvent nous paralyse au moment critique. Mais il y a ce mouvement amorcé :

...le paysage était à refaire

La décision est prise : le poète s'organise pour la lutte. Il continuera d'écrire « au prix même de sa vie » parce que le paysage est à refaire. Notre attente n'est point décue (au moins la mienne) et nous entrons dans la poésie. Elle ne nous est plus offerte comme un objet de luxe. Elle s'impose et se déroule partout en nous, autour de nous. Nous sommes dans le coup. C'est à cela que je reconnais la véritable poésie ; celle qui m'entre par tous les pores de la peau et me fait participer à l'engagement.

Oui, l'été torride des *Armes Blanches* imbibe notre corps, remonte jusqu'à l'esprit, dans l'attente d'un miracle qui ne viendra peut-être pas, mais qui soutient et porte la vie au-delà des apparences, pour toujours la simplifier. D'autres phénomènes

naissent et meurent ici et là. Il faut ouvrir l'œil, être vigilant. Le poète est une sentinelle : tout ce qui bouge l'intéresse. Écrire et vivre en même temps, c'est le sens d'un effort exemplaire, difficile, quand de tous les coins du monde surgissent les machines infernales. Comment ne point perdre la tête pour se laisser couler à pic quand c'est devenu si facile de se laisser tenter par le confort d'une existence vouée aux moindres risques, quand les valeurs officielles passent définitivement, semble-t-il, du côté de la force et de l'argent. Ceux qui conservent dans cette confusion générale un peu de lucidité font scandale. Ceux « qui perdent leur temps » à démasquer l'énor-

me mensonge sont traités de fous. Qu'importe, et tout n'est pas encore perdu tant que des hommes et des femmes trouvent un temps pour croire à ce qu'ils lisent et cherchent dans un livre l'écho de leur propre désir.

*...il y avait sur cette terre tant
de choses fragiles
tant de choses qu'il ne fallait
pas briser
pour y croire et pour y boire.*

Et le beau poème des *Roses et des Ronces* qui clôt le recueil des *Armes Blanches*, s'achève sur cette interrogation :

*...quelle couleur aura donc le
court visage de l'été.*

Nous attendons avec impatience la prochaine moisson et le goût du pain nouveau.

NOTE. — Les *Armes Blanches*, poèmes de Roland Giguère, illustrés par l'auteur, ont paru en Février 1954 dans la collection *Tête Armée*, aux éditions ERTA, Montréal.



LASSITUDE

*Viens
mon petit frère,
avec la flûte
dans mon rêve.
Les messagères m'accablent
et une journée triste.*

ALAN HORIC

CONTE

Tous les jours dans le monde, dit Anna, il se passe des choses extraordinaires. Cela est bien certain et j'en veux vous donner pour preuve l'histoire suivante, vraie histoire, qu'un jeune homme bien basané, surnommé Périphrase, m'a racontée.

— Le temps importe peu où ceci se passa, commençait-il. Sachez seulement que je me trouvais seul ce jour dont je vous parle, en un pays démesurément bizarre. Les routes étaient bordées de croix de fer et partout, des champs de rochers désolés, des forêts en tampons sombres et parfois, à travers le silence, des clameurs.

Je rencontrai une femme qui, sans être belle, n'était pas vieille, ni laide.

En ceci, elle m'étonna : son front révélait une splendeur décadente et sans voile.

Elle s'exprimait élégamment sans fausses manières. Les chemins qu'elle avait parcourus s'entremêlaient de souvenirs et de passions défuntes.

Sans danger, moi, je pouvais aller, tout droit, en prenant garde au temps qui court devant.

Elle, ce n'était pas la même chose. Heurtée, blessée, éconduite et tenace, elle poursuivait un fantôme défiant, et les digressions verbales ou plutôt, vitales, n'apposaient que de faibles relais le long de la route.

L'homme est libre. La femme soutient.

Elle m'aima cependant bien ; peu de temps, puis disparut sans laisser de trace autre qu'un chagrin qui me reste encore au creux du cœur, quand j'y repense.

Je traversai toutes les villes de ce pays, extirpant de chaque ruelle la saveur subtile spéciale à chacune d'elles.

O villes de ce pays flou ; chargées d'âmes et de sons !

O villes lointaines !

Elles étaient isolées comme des femmes tristes et je connus de toutes, des heures sans fin ni ombre.

Intrus, l'étais-je autant après le voyage ?

Je ne sais pas. Mais j'observais partout coite tenue et les amies retrouvées me jugèrent beau.

Je fus probe.

J'estimais la valeur du temps à la manière dont je l'employais et l'on me fut reconnaissant de ce qu'après le don je m'éloignai pour toujours, sans célérité.

ANDRÉE MAILLET

(Extrait de *l'Immortalisation d'Anna*, 1944)

LA REVUE

DES LIVRES

LES GUIDES MICHELIN —
Services de Tourisme Michelin,
97 Bd. Pereire, Paris(17), France

Les fabricants du fameux pneu Michelin tiennent à la disposition du voyageur un bureau de tourisme. Les *Guides Michelin*, publications de ce service, sont sûrement ce qu'il se fait de mieux au monde dans le genre ; ils pourraient être classés parmi les chefs-d'oeuvre nationaux.

Connaissant Paris déjà comme bien des Parisiens ne la connaissent pas — car ces derniers sont volontiers casaniers — j'ai découvert une deuxième fois la Ville-Lumière grâce au Michelin - Paris. Tout y est : hôtels, restaurants (dans un petit supplément rouge et facile à garder dans la poche de la veste) — itinéraires à suivre afin de voir

le "maximum dans un temps limité — le tout dans un langage simple, illustré de dessins très clairs et de signes conventionnels faciles à interpréter.

*

A la liste des guides régionaux vient s'ajouter LA NORMANDIE — et nos compatriotes qui veulent faire un voyage au pays de leurs ancêtres ou revisiter les lieux du débarquement seraient bien avisés de s'y préparer en lisant cet ouvrage.

Egalement nouveau, le guide NORD DE LA FRANCE — BELGIQUE — LUXEMBOURG, sans rentrer dans les détails que l'on trouve dans les guides des régions de France, donne néanmoins un aperçu d'ensemble des sites et des monuments principaux, des itinéraires, des hôtels et restaurants, et de

loin supérieur à ce que l'on peut trouver ailleurs.

No 304 — *Les Belles Routes de France* (DE PARIS AUX ALPES) — dans une soixantaine de pages nous apprenons tout ce qu'il faut savoir pour aller de la capitale à une dizaine de points différents dans les Alpes. Une carte gastronomique indique les spécialités de chaque région, les vins aussi bien que les plats.

Nos 198 et 199 — **CAMPING ET CANOE** — Toute la France pour les campeurs et les canoteurs en deux cartes. Et quelle recherche patiente préside à leur fabrication ! Tout y est, camps aménagés, terrains accessibles à tout le monde, camps et terrains réservés aux membres d'un club, forêts domaniales, précisions sur le cours des eaux navigables en canoe, etc.

No 250 — **GROTTES DE FRANCE** — les curiosités naturelles, grottes, avens et gouffres de France.

No 251 — **ILLUMINATIONS EN FRANCE** — les principaux sites et villes de France où l'on illumine les monuments historiques. Et il y en a... mais il faut arriver le bon jour !

No 252 — **BELLES EGLISES DE FRANCE** — sur une seule carte les églises et sanctuaires de France classés dans l'ordre alphabétique avec quelques notations, et indiqués par signes conventionnels sur la carte même.

No 253 — **CHATEAUX DE FRANCE** — comme la carte précédente, celle-ci emploie les signes conventionnels pour indiquer le monument qui vaut le voyage, celui qui mérite un détour, celui qui est simplement intéressant, celui dont on ne peut voir que l'extérieur, celui qui est en ruines, etc.

*

Trop souvent, le touriste ne voit qu'à moitié les belles choses devant lesquelles il passe en Europe. Insuffisamment préparé, fatigué par trop de chefs-d'œuvre à la fois, il a l'indigestion du beau... et il se réfugie au bistrot du coin au lieu de suivre le guide.

Le moment de préparer son voyage est un an avant de le faire... ou deux ans... ou même dix. J'ai eu le privilège de montrer Paris et ses environs à un vénérable père jésuite qui voyait pour la première fois ce qu'il connaissait par les livres. C'est lui qui me renseignait — et il voyait tout.

L.H.

SAINTE-MARIE AMONG THE HURONS — Wilfrid and Elsie McLeod Jury — Oxford University Press, Toronto, 1954.

Conservateur du *Museum of Indian Archaeology* à l'université Western Ontario, Monsieur Wilfrid Jury avec sa femme a vécu une aventure passionnante com-

me un roman policier. Détectives sur la piste de l'histoire canadienne, ils ont su allier les méthodes de recherche scientifique les plus modernes au travail de Bénédictin qu'ont été les fouilles documentaires.

En 1649, lors du martyre de saint Jean de Brébeuf et de saint Gabriel Lalemant, les Jésuites eux-mêmes mettent le feu à leur établissement de Sainte-Marie, la première colonie blanche à l'intérieur du pays. Et pendant trois cents ans les quelques pierres encore visibles sont l'unique témoignage d'une noble tentative.

Le père Brébeuf est remplacé comme supérieur par le père Jérôme Lalemant en 1639, et ce dernier veut centraliser les missionnaires jésuites en leur donnant une base qui sera en même temps une Résidence, une place forte, un comptoir où se feront les échanges, un endroit où l'on pourra cultiver et produire tout ce qui est nécessaire afin de ne pas dépendre trop de Québec ou de Montréal. Pendant dix ans, avec un courage à toute épreuve, les Français ont maintenu ce bastion en plein pays huron, jusqu'au jour où les Iroquois ayant graduellement chassé et tué un grand nombre de leurs protégés, les Jésuites se virent obligés de détruire leur œuvre.

Pierre par pierre, poteau par poteau, les Jury ont sauvé ce qu'ils ont pu... et surtout, ils ont su faire parler les ruines. La reconstitution patiente aboutit non seulement à la découverte de l'emplacement et du tracé des constructions mais aussi à celle de la vie même de Sainte-Marie-aux-Hurons. Voici un canal avec des écluses — sûrement le premier sur le continent — par ici les cuisines (on a même tamisé les déchets d'il y a trois cents ans et compté les pépins des raisins ayant fourni le vin aux pères!). Par des dessins et par des photographies on nous montre les méthodes de construction d'alors, les objets retrouvés après tant d'années d'oubli.

En somme, il y a deux belles histoires dans ce livre, celle de la petite colonie et celle des recherches archéologiques. C'est un ouvrage exceptionnel, appuyé par une solide documentation. On ne peut que souhaiter d'en voir éventuellement une édition française.

L.H.

IMPORTANT — Vu l'abondance de la matière dans le présent numéro, nous sommes obligés de remettre au numéro deux les revues de livres par Andrée Maillet.

AMÉRIQUE FRANÇAISE

a le plaisir d'annoncer le résultat de son
CONCOURS DE CONTES DROLATIQUES

Ce concours, gesté desespéré, tel le coup de pistolet tiré en l'air pour réveiller les dormeurs, n'en a secoué qu'un bien petit nombre ! On ne peut certes pas dire que notre élite souffre d'insomnie ! Donc, très peu d'écrivains et de lecteurs ont bougé. Voilà pourquoi nous avons dû prolonger d'une année ledit concours, et même combler des vides avec deux excellents textes hors concours d'Andrée Maillet, directrice de la revue.

C'est pour éviter les discussions où l'éloquence d'un membre du jury de concours l'emporte trop souvent sur la qualité de l'œuvre à juger, que j'ai choisi, l'été dernier à Paris, trois juges qui ne se connaissaient pas : Madame José Laroque de Roquebrune qui mentionne Germaine Guèvremont et personne autre ; Daniel Champy, directeur de la librairie à la Société Fides de Paris qui attribue le premier prix à Philippe LaFerrière pour L'Incorrigible et le second à Claude Delmas pour Plus de peur que de mal ; le docteur Jean-Baptiste Boulanger, Maître ès Arts, psychiatre maintenant attaché à l'hôpital Notre-Dame qui accorde le premier prix ex æquo à François Hertel et à Jacques Ferron.

Il est certain que si l'un des textes avait été transcendant, tant au point de vue de la langue que du comique, au moins deux de mes trois juges seraient tombés d'accord. Cette opinion de mes arbitres m'a paru trop sévère, c'est pourquoi j'ai préféré sectionner tout simplement mes prix comme suit :

*à Mme Germaine Guèvremont, \$100 pour Le Chambreur,
à Philippe LaFerrière, \$100 pour L'Incorrigible,
à François Hertel, \$50 pour De deux choses l'une,
à Jacques Ferron, \$50 pour Le Secret,
à Claude Delmas, \$50 pour Plus de peur que de mal.*

Nous avons donc \$100 dans notre boîte à récompenses, en vue d'un nouvel essai, probablement cette fois dans le domaine de la poésie.

Il ne me reste plus qu'à féliciter les lauréats et à les remercier de nous avoir égayés avec leur prose si vivante.

CORINNE DUPUIS MAILLET

NOTE — M. Jean Bruchési a très aimablement accepté de remettre les prix de notre concours à l'assemblée annuelle de la Société des Écrivains canadiens.

*

* *

Afin de simplifier notre tenue de livres, et à la demande générale, nos collaborateurs sont priés de noter que le montant de leur abonnement sera payé *ipso facto* par les trois premières pages imprimées de leur premier texte de l'année.

Afin d'éviter toute confusion dans les commandes, nous revenons à la tomaisn originale.

Afin de permettre aux archivistes et aux amateurs de compléter leurs collections, nous tenons à leur disposition quelques numéros isolés tirés des volumes I, II et III ; des séries complètes des volumes IV à X.

Prix par numéro :

Vols. I à VI : 35¢.

Vols. VII et VIII : 75¢.

Vol. IX, X et XI : 50¢.

To avoid confusion in orders, we are returning to the original system of volume numbering.

To enable University and other collections to complete their files, we hold at their disposition odd numbers from Vols. I, II and III; complete series of Vols. IV to IX.

Price per number :

Vols. I to VI : 35¢.

Vols. VII and VIII : 75¢.

Vol. IX, X and XI : 50¢.

INDEX

Vol. I	1-7	1941-42
Vol. II	1-8	1942-43
Vol. III	16-21	1943-44
Vol. IV	1-6	1944-45
Vol. V	1-10	1946
Vol. VI	1-6	1947
Vol. VII (Nouvelle série vol. I)	1-4	1948-49
Vol. VIII (Nouvelle série vol. II)	1-4	1949-50
Vol. IX (Nouvelle série vol. III)	1-6	1951
Vol. X	1-6	1952
Vol. XI	1-6	1953

Les numéros suivants manquent à certaines bibliothèques, certains même aux archives de la revue. Nous racheterons aux prix de liste un nombre limité de ces numéros.

Volume I, No 1 (Nov. 1941) au No 7 (Août 1942).

Volume II, No 1 (Sep. 42), No 2 (Oct. 42), No 3 (Nov. 42) No 5 (Fév. 43).

Volume III, No 19 (Fév. 44), No 20 (Mars 44).



UN RÔLE DE HAUTE PORTÉE SOCIALE

Le ministère du Bien-Être social et de la Jeunesse joue un rôle de haute portée sociale dans le domaine de l'enseignement spécialisé.

Afin de permettre à la jeunesse d'acquérir des connaissances pratiques et de participer au développement de la province, le ministère maintient huit écoles techniques, une douzaine d'écoles hautement spécialisées et une quarantaine d'écoles d'arts et métiers. Grâce à ce réseau complet de centres d'enseignement, les jeunes peuvent devenir, en quatre ans, des techniciens de premier ordre ou, en deux ans, des ouvriers qualifiés.

À l'intention des jeunes qui, faute d'argent, ne pourraient poursuivre leurs études sans l'aide financière de l'État, le ministère maintient un organisme chargé de distribuer des bourses d'études. Seulement au cours de l'année fiscale 1953-54, plus de 6,500 jeunes ont ainsi reçu des bourses se totalisant à près d'un million et quart de dollars.

Toutes les écoles relevant du ministère offrent également des cours du soir à l'intention des personnes qui ne peuvent s'inscrire aux cours diffusés pendant le jour. Ainsi, les jeunes qui ont dû quitter tôt les études peuvent se perfectionner tout en continuant de gagner leur vie.

Le ministère, collaborant étroitement avec des organisations reconnues, rend possible la diffusion de cours de culture populaire couvrant, chaque année, plus d'une cinquantaine de sujets.

Enfin, le ministère maintient un Office des cours par correspondance ainsi que différents organismes qui sont connexes à l'enseignement spécialisé : service de placement pour les diplômés de ses écoles, service d'orientation pour guider les jeunes vers des spécialités conformes à leurs talents, cours d'efficacité industrielle mis à la disposition des entreprises pour l'amélioration des méthodes de travail, etc., etc.

C'est dire que les jeunes du Québec possèdent tous les moyens matériels de faire fructifier leurs talents afin de participer à l'immense développement industriel de la province.

MINISTÈRE DU BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DE LA JEUNESSE

Hon. Paul Sauvé, c.r.,
ministre.

Gustave Poisson, c.r.,
sous-ministre.

